



LA LETTRE DE PROMETHEE N° 101

CERCLE CULTUREL PROMÉTHÉE

BOITE POSTALE N°1 - 63306 THIERS CEDEX.

CHARMANTES ANOMALIES

Le bouillonnement des informations noie et obscurcit l'esprit. A longueur de journée, de mois, d'année, radio et télévision livrent des torrents de grave et d'insane. Se reconnaître tient du prodige.

Aussi de surprenante nouvelles glissent elles alors qu'elles devraient faire sursauter.

Madame Danielle **MITTERAND** qui n'est que l'épouse du Chef de l'Etat - ni élue, ni mandatée, ni déléguée par qui que ce soit vitupère avec un Comité à elle, le MAROC.

Le calme des immigrés arabes vivant en FRANCE tient aux conseils du **TRONE ALAOUITE** - Cela déplaît-il ? Cela contrecarre-t-il une politique d'affrontement ? Madame **CRESSON** attaque tous azimuts les pédophiles anglais, les fourmis japonaises et quelques autres bipèdes mal vus du côté de CHATELLERAULT. Est ce surexcitation verbale ou diversion ?

Monsieur Giscard d'**ESTAING** rapporte un entretien qu'il eut avec le colonel **BOUMEDIENNE** - Jamais au dire de celui ci, les Algériens les plus extrémistes n'ont à l'époque de ce qu'ils appellent la guerre de libération envisagé le départ de la FRANCE. C'est une analyse fautive du Général de **GAULLE** qui a entraîné ce drame et cette perte illimitée du SAHARA et de ses richesses - un SAHARA qui par ailleurs n'avait jamais appartenu à l'ALGERIE, lointaine province Turc.

Monsieur **MITTERAND** interrogé par le gratin des journalistes susurre son contentement d'avoir si admirablement mené les affaires du Pays. Pas un n'a l'idée d'une allusion aux deux millions neuf cent mille chômeurs - au découvert immuable du budget - entraînant des frais écrasants à l'apathie de notre commerce extérieur.

Joli constat ! sans solution - hormis les incantations rituelles des beaux redresseurs de situations compromises - plus

particulièrement le mercredi après midi quand la télévision opère au Palais Bourbon.

Cela durera bien autant que moi doit penser **FRANCISCUS, REX**.
Et après ?

Mais comme disait l'autre, c'est là une autre histoire .

* *

**

AIMABLE DISCRETION

Les puissantes personnalités qui gèrent nos destinés ignorent l'erreur. Prévues de toutes éternité pour les postes qu'elles occupent, elles suivent la voie qu'elles choisirent à l'origine - le socialisme marxiste. C'est sous ce vocable qu'elles se firent élire en 1981. Tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes - quand un iconoclaste vint jeter destruction et panique parmi les lévites du culte, IL bouscula si fort que bientôt le socialisme marxiste fut décrété d'imposture, de géante bavure de l'Histoire - et - jeté aux poubelles.

Que croyez vous qu'il advint des têtes pensantes françaises socialiste marxistes ? Elles ne bronchèrent pas. Le beau **MAUROY**, le séduisant **JOXE**, le souriant **JOSPIN**, l'aimable **ROCARD**, le bellissime François **MITTERAND** sentirent juste un petit caillou dans leurs chaussures. Il s'en débarrassèrent au coin d'une phrase où il était dit que le socialisme marxiste ne serait plus une référence.

Ainsi régénérés, ils reprirent leur besogne dans les Palais enchantés de la République.

N'est ce point admirable de grandeur et d'audace !

Janvier 1992

Léon GAULTIER, le Berrichon.

HISTOIRE d'un HEROS : HERACLES

Héraclès doit sa naissance au plus grand des dieux. Zeus est son père et sa mère, Alcène, descend de Persée, fils de Zeus et de la mortelle Danaé. Héraclès a en lui un certain excès, l'excès de force par rapport aux autres hommes, excès qui résulte de ce que Zeus a mis trois nuits à l'engendrer, affectant à cette dépense unique une quantité de semence qui, même pour un Dieu, semble avoir été considérable. Avant même sa naissance, Héraclès est officiellement classé héros guerrier. Zeus, avant l'enfantement, déclare devant les dieux que l'enfant qui va voir le jour sera roi. Mais Héra, la femme jalouse de Zeus, retarde la délivrance d'Alcène et Héraclès ne naît pas le premier. Son frère Eurysthée sera donc roi. En compensation, Zeus promet qu'après avoir servi Eurysthée dans douze travaux, Héraclès recevra l'immortalité.

Le nom Héraclès vient de Héra (femme de Zeus). Héra envoie deux dragons qu'Héraclès étouffe, alors qu'il est encore au berceau, gagnant ainsi le nom héroïque de : "celui qui doit sa gloire à Héra". Deux déesses jouent en effet un rôle permanent : Héra et Athéna. Héra est la souveraine, dont le premier souci est d'écarter Héraclès de la royauté et de le réduire au rôle de champion du roi, obéissant au roi. Athéna prend aussitôt sous sa protection le futur héros, le sauve quand il n'est qu'un bébé abandonné, veille à son équipement militaire et le suit discrètement dans ses travaux. Les deux déesses ne se combattent pas, se promènent même ensemble, mais leur entente est tout extérieure : elles jouent des jeux contraires.

La vie d'Héraclès est scandée par trois fautes, qui ont un effet de plus en plus grave.

1 - Le roi d'Argos, Eurysthée, commande à Héraclès d'accomplir des travaux (ce dont il a le droit) c'est à dire essentiellement des combats. Héraclès hésite, malgré l'ordre de Zeus, malgré l'oracle de Delphes, à se faire le champion du roi Eurysthée : il le juge, il se sait supérieur à lui. Il désobéit aux Dieux. Héra, femme de Zeus, le rend fou. Première sanction. Héraclès, fou, tue ses enfants puis reprend ses esprits, s'incline, va chercher et reçoit les ordres du roi et accepte les 12 travaux (lien avec les 12 mois de l'année); quitte à jouir parfois de l'amère satisfaction que lui donne le spectacle de son médiocre maître : les peintures de vases ont popularisé la scène où il rapporte au roi un sanglier. Héraclès tient le sanglier vivant sur ses épaules. Pris de panique, le roi se cache dans un tonneau. Mais jamais, ni pendant ni après le long bail des Travaux, Héraclès ne porte la main sur le roi, ne prétend à le remplacer; jamais non plus, à travers les courses où il redresse tant de torts, punit tant de mauvais hommes, y compris des rois, il ne songe à devenir roi lui-même : il prête ses services, au besoin les impose, en reçoit parfois le prix puis s'en va.

2 - Héraclès se déclare prétendant d'Iole, fille du roi Eurytos. Ce roi ne le souhaite pas. Pour se venger, Héraclès attire le fils Iphistos dans un traquenard et le tue par tromperie. Héraclès tend un piège à Iphistos, son hôte, en le faisant monter sur la tour d'où il pourra aisément le précipiter. Deuxième faute. Héraclès viole le devoir et l'honneur du Fort en remplaçant le duel par un traquenard, en tuant par surprise un homme qui pouvait se croire en sûreté, couvert par le pacte non écrit de

l'hospitalité. En châtement, Héraclès tombe malade et ne guérira qu'après s'être vendu comme esclave, la somme étant remise aux enfants d'Iphistos.

3 - Epoux légitime de Déjanire, Héraclès recherche en mariage une autre princesse puis en enlève une troisième qu'il préfère à sa femme. Après l'adultère, Héraclès est pris au piège de la tunique trempée dans le sang du centaure Nessos. Informée de la passion de son mari pour la jeune Iole, Déjanire s'est souvenue du présent que lui avait fait le Centaure mourant. Ne lui avait-il pas dit que, si son mari venait à la négliger, il suffirait pour rallumer sa passion qu'elle lui fît revêtir une étoffe frottée de son sang? Elle ne savait pas que, dans le sang du Centaure, subsistait le poison de la flèche dont Héraclès l'avait transpercé (la flèche avait été trempée dans le venin de l'Hydre). Déjanire a donc envoyé, imbibée de ce qu'elle croyait être un philtre d'amour, la tunique qu'Héraclès lui avait fait demander. Héraclès l'a revêtue. Éveillé par la chaleur du corps, le poison s'est mis à le dévorer. En proie à des souffrances croissantes, intolérables, le héros a envoyé deux de ses compagnons consulter une troisième fois l'oracle de Delphes et Apollon a demandé de porter Héraclès sur le mont Oeta dans tout son appareil guerrier et qu'on dresse près de lui un très grand bûcher; pour le reste, Zeus y pourvoiera. Il connaîtra la délivrance des douleurs sur le bûcher, enflammé par la foudre de Zeus. Héraclès entre ainsi dans l'immortalité.

Héraclès, pris entre la malveillance d'Héra et la faveur d'Athéna, fait une glorieuse et généreuse carrière héroïque, mais:

- il désobéit à l'ordre de Zeus et, devenu fou, en châtement tue ses enfants;
- il tue déloyalement, par ruse et non en combat, le fils d'Eurytos et, en châtement, devient malade;
- marié à Déjanire, il cède à sa passion pour Iole, ce qui entraîne, par tunique de Nessos interposée, une souffrance intolérable.

Alors, sur le bûcher, il rejoint les Olympiens et, adopté enfin par Héra, devient l'un d'eux.

La carrière d'Héraclès se divise en trois parties et trois seulement, ouvertes chacune par un grave péché qui exige expiation et dont le groupe d'aventures qui suit immédiatement est présenté comme la conséquence; le contrecoup de ces péchés atteint le héros, la première fois dans sa santé mentale, la seconde fois dans sa santé physique, la troisième dans sa vie même. Ces péchés correspondent aux trois fonctions qui caractérisent la conception du monde des peuples indo-européens (sacré; force; abondance), suivant l'ordre hiérarchique décroissant, puisqu'il s'agit successivement d'une hésitation devant l'ordre de Zeus, du meurtre lâche d'un ennemi surpris, d'une passion amoureuse coupable.

L'histoire d'Héraclès met en relief les périls de l'exploit, la souillure qu'il secrète parfois, l'outrance et les péchés qu'il favorise. Il n'en reste pas moins que dans toutes les civilisations, l'exploit est un bon placement. Militaire ou sportif, scénique ou parfois même intellectuel, accompli au profit ou sous les couleurs de la collectivité, il fait, de notre temps encore, un héros national.

Sur le GOUVERNEMENT MONDIAL

I- ORIGINE IDEOLOGIQUE

La déchristianisation du 18 ème siècle semble à l'origine des tendances mondialistes dont l'expression "institutionnelle" serait un gouvernement mondial déjà existant pour certains.

Deux tendances ont marqué le 18 ème siècle:

-La généralisation du modèle Newtonien:l'attraction.Ce modèle appliqué à tous les domaines de la pensée met l'accent sur l'harmonie préétablie, sur la raison universelle, sur le lien entre l'ordre physique et l'ordre divin.Ce siècle présuppose l'unité du genre humain.

-Le retrait de Dieu conduit à l'expansion de la conscience individuelle,et les devoirs envers Dieu se convertissent en devoirs envers les hommes.Le siècle des lumières tend à remettre à sa place la lumière surnaturelle.Il en résulte que l'idée de chrétienté est remplacée par celle d'humanité.Le siècle voit éclore l'internationale quiétiste,ensemble de groupes qui cherchent leurs points de convergence autour d'un thème commun:établir une relation entre chaque fidèle et une divinité par la voie du pur amour pour aboutir à la paix intérieure.Ce thème commun assure la liaison entre les Piétistes, les Illuministes, les Sociétés Secrètes.

Il existe donc un esprit commun aux "élites" du 18 ème siècle ainsi que des structures de rassemblement:les sociétés secrètes.On peut considérer qu'il s'agit d'une première ébauche de la société mondiale mais sans organisation efficace.

II- Le POIDS des INTERETS

De ses origines(18 ème siècle) jusqu'à la guerre de 1914, le capitalisme s'est propagé de façon "ordonné", c'est à dire qu'il a conservé unité et cohérence malgré les crises. En particulier, il a créé des colonies de peuplement avec mouvements de population et des flux financiers et matériels entre nations et entre nations et colonies. Dès la seconde moitié du XIX ème siècle, la concentration des entreprises, sur une base nationale, a généré des oligopoles (petit nombre d'entreprises). Après la seconde guerre, ces oligopoles se sont généralisés au niveau mondial, les entreprises devenant transnationales.

L'oligopole est une structure qui renvoie à la notion de complot dans un sens précis, connu depuis la scolastique moyen-âgeuse, et parfaitement exprimé en 1776 par Adam SMITH dans "la richesse des nations". Si les "maîtres" des firmes d'une branche dînent ensemble, écrit-il dans cet ouvrage, c'est toujours un "complot contre le public". La liberté de s'entendre conduit à de tels "complots".

III- MONTEE des ORGANISATIONS

Les ententes industrielles et financières ont commencé sur une base nationale dès le XIX ème siècle. Mais le coup d'accélérateur, dans la généralisation de l'organisation, arriva au XX ème siècle. D'abord la première guerre mondiale. Elle mit toutes les ressources au service de la guerre et ébaucha la planification reprise et systématisée par la Russie. Ensuite la crise de

1929. Elle démarre l'interventionnisme macroéconomique de l'Etat aux moyens de la monnaie et du budget. Tant que la distinction privé-public est opératoire pour dissocier les "complots" économiques privés des ententes politico-idéologiques s'assurant le contrôle de l'Etat, il ne peut exister que des groupes transnationaux du type Maffia (ou Eglise).

Lorsque les responsables des organisations privées et/ou publiques sont interchangeable, la situation n'est plus la même. C'est celle que nous connaissons aujourd'hui au sein du capitalisme mondial. L'interchangeabilité des fonctions directrices conduit à une interdépendance des institutions politiques et économiques, phénomène renforcé par la création de structures nouvelles, sociétés mixtes par exemple, qui généralisent la collusion entre les entreprises et le "service public".

La société mondiale se constitue autour de ces hommes interchangeable et des nouvelles structures qui mélangent les fonctions politiques, économiques, scientifiques, ETC... La structure sociale devient un ensemble de clans, tribus, lignées où un code commun est plus important que tout pour obtenir de la promotion et où la cooptation limite la concurrence pour les postes d'Autorité. Il existe donc une tendance à la domination du monde par des groupes limités qui traversent les différentes fonctions: politiques, économiques, etc... Mais l'idée d'un gouvernement mondial reste un concept limite utopique car les différents groupes ne donneront pas, à échéance humaine perceptible, leur acquiescement à la disparition de toute inimitié entre eux (dialectique Ami/Ennemi de J. Freund).

La désagrégation

morale

de la société française

Des risques majeurs • Egalitarisme • Formation insuffisante de la jeunesse •

Influence démoralisatrice de la télévision • Immigration massive et déraisonnable •

violence, criminalité, drogue • Démagogie • Régression des valeurs morales • Incompréhension des conditions économiques et éthiques qu'implique une société humaniste et libérale.

L'effondrement du système totalitaire dans les pays de l'Est et en URSS ne saurait masquer les risques de désagrégation morale qui menacent notre propre société, et

L'enseignement

La première conséquence de cette doctrine est qu'à tous les niveaux de l'enseignement, primaire, secondaire et supé-

puisse être la valeur exceptionnelle de certaines émissions, la télévision se maintient trop souvent à des niveaux de médiocrité et de vulgarité réellement atterrants. La violence, le crime, la pornographie deviennent les thèmes dominants des films de grande audience dont les héros ne sont trop souvent que des pervers ou des criminels.

Mais ce n'est pas là le seul danger. A de très nombreux points de vue, les maîtres de la télévision exercent de fait un pouvoir tout à fait excessif sans qu'existent réellement des contrepouvoirs efficaces. Au fil des années, et d'une façon insidieuse, on transforme peu à peu les téléspectateurs en sujets conditionnés, dénués de toute culture réelle, voire même de toute moralité, pensant tous, plus ou moins, de la même façon et tout à fait mûrs pour soutenir demain des régimes totalitaires.

Immigration

Très significatif de notre époque, un spectacle, aussi affligeant par sa médiocrité et sa vulgarité qu'apparemment très prisé par les téléspectateurs, est le *Bébête Show* où tous les dirigeants politiques quels qu'ils soient sont tournés en dérision. C'est là certainement, par ses effets à terme, une des plus puissantes machines de guerre que l'on puisse imaginer contre la démocratie politique française. Que les responsables de ce spectacle ne s'en rendent même pas compte est tout simplement atterrant.

Les conséquences d'une immigration massive et inconsidérée pourraient se révéler demain comme particulièrement désastreuses. Cette immigration est génératrice de ghettos, de misères de toutes sortes, et met en jeu des masses trop souvent inassimilables.

Ce qui rend à la fois possible et souhaitable la formation d'une communauté européenne, c'est une certaine communauté de cultures sous-jacentes à nos diversités nationales. Cette communauté de cultures représente le ciment indispensable de notre vie en commun. Sans elle, rien n'est possible.

Il en est de même de l'immigration. Elle ne peut être souhaitable, elle ne peut être acceptée que si ceux qui viennent s'installer dans notre pays sont capables de s'assimiler et s'ils en ont effectivement la volonté. Si cette double condition n'est pas réalisée, l'immigration ne peut que constituer un immense danger (voir encadré).

Violence, démagogie

Le développement accéléré de l'insécurité, de la délinquance, d'une violence aveugle, de la criminalité et de la drogue représente un des dangers majeurs de notre société. Pour une grande part, il résulte d'une fausse conception de l'humanisme qui en arrive à accorder plus de compassion aux casseurs, aux hooligans, aux criminels qu'aux victimes. Il résulte également de la part des responsables politiques d'un manque évident de caractère et d'une absence d'un sens réel de leurs devoirs. Pour redresser une telle situation, il nous faudrait des hommes ayant le sens de l'Etat, durs et exigeants vis-à-vis d'eux-mêmes et vis-à-vis des autres. De tels hommes existent. Encore faudrait-il les mettre en mesure d'agir.

Crise des valeurs

Une démagogie démesurée risque de mener nos sociétés à la ruine. La sélection des hommes politiques par la démagogie conduit à une sélection à rebours. A part quelques exceptions éclatantes, le manque de courage politique devient la règle. Il n'y a d'ailleurs aucune limite à cette course accélérée vers la démagogie, car tout démagogue est condamné inévitablement à faire face, demain, à plus démagogue que lui-même. Ici la recherche du vrai passe au second plan; seul triomphe en général le désir effréné de séduire les foules par tous les moyens, et tout particulièrement par la « langue de bois », les faux semblants, l'hypocrisie et le mensonge. La vérité dès lors devient inévitablement impopulaire.

Partout se manifeste une régression des valeurs morales, dont une expérience séculaire a montré l'incalculable et l'irremplaçable valeur. Le travail, le courage, l'honnêteté ne sont plus honorés.

Que leurs droits soient justifiés ou non, trop de Français, tout à fait inconscients de leurs devoirs de citoyens, n'hésitent pas à recourir à des manifestations violentes au mépris total des intérêts de leurs concitoyens et des lois assurant l'ordre public.

Qu'il s'agisse de l'économie, du sport ou de la politique, les « affaires » génératrices d'argent sale et de corruption, et leurs satellites, les faux en écriture privée et publique, les abus de biens sociaux, les fausses factures,

qui, si nous ne réussissons à y faire face efficacement, peuvent compromettre décisivement notre avenir.

Quels sont ces risques et quels en sont les facteurs déterminants? Ce sont essentiellement l'égalitarisme, une formation insuffisante et inappropriée de la jeunesse, l'influence démoralisatrice de la télévision, l'instabilité sociale résultant d'une immigration massive déraisonnable, le développement accéléré de la violence, de la criminalité et de la drogue, une démagogie démesurée, une régression générale des valeurs morales, l'incompréhension, enfin, des conditions économiques et éthiques qu'implique une société humaniste et libérale.

Ces facteurs nous font courir des risques majeurs, risques qui sont généralement tout à fait sous-estimés par l'opinion publique, les médias et les responsables politiques.

Tout d'abord, une mythologie égalitaire devient partout dominante. Elle part d'un postulat, le postulat d'une nécessaire égalité qu'impliquerait « la justice sociale ». Le corollaire en est le refus de toute inégalité, de toute sélection et de toute hiérarchie, conditions cependant indispensables du fonctionnement de toute société.

En fait, la revendication de l'égalité, lorsque les capacités et les services rendus sont très différents, se réduit à une mythologie irréaliste et elle est finalement nocive pour tous (1).

C'est ensuite une formation insuffisante et inappropriée de la jeunesse. Depuis des années, quelles que soient leurs tendances, les gouvernements successifs n'ont cessé d'être fascinés par les investissements physiques dans tous les secteurs de l'économie, investissements considérés comme les plus importants et prioritaires. Cette politique a reposé sur une erreur fondamentale. De tous les investissements, en effet, c'est l'investissement humain qui est de loin le plus important, et en tout état de cause le plus nécessaire, car sans lui rien n'est réellement possible.

rieur, ceux qui ont la charge de former les jeunes sont mal payés, moins bien payés, à capacités égales, que les salariés et les cadres de l'industrie et du commerce. Cette disparité de rémunération a entraîné une fuite des élites vers les secteurs industriel et commercial, au détriment du secteur de l'enseignement, et par voie de conséquence un abaissement général du niveau de qualité d'une grande partie de ceux qui enseignent. Le refus de la sélection ne fait qu'aggraver cette situation. Des masses d'étudiants sont amenés à suivre des enseignements qu'ils sont réellement incapables de suivre et d'assimiler.

La seconde conséquence de cette doctrine a été une insuffisante réflexion sur la finalité de l'enseignement. En fait, cette finalité ne saurait se limiter à la transmission d'un savoir abstrait. Elle devrait également se rattacher au concret. Elle devrait aussi, et sans doute surtout, former des hommes et des femmes de caractère, conscients non seulement de leurs droits mais également de leurs devoirs.

Certains remèdes me paraissent évidents: l'obligation pour tous d'apprendre un métier manuel dans l'enseignement secondaire et supérieur; la pratique des sports, et tout particulièrement des sports dangereux, impliquant un développement de la volonté, du courage et de la maîtrise de soi.

En tout cas, la formation de la jeunesse ne pourra être efficace que si elle est fortement décentralisée et pour une large part privatisée. De toute évidence, elle implique également un enseignement civique.

Télévision pervertie

C'est encore la télévision dont les effets pervers sont généralement tout à fait sous-estimés. Non seulement le son et l'image supplacent de plus en plus la lecture, seule véritable formatrice et porteuse de culture, mais, quelle que

etc., ne cessent de se multiplier et de démoraliser, voire même de gangrener, tout le corps social.

La justice elle-même devient une justice à deux vitesses où les représentants du peuple s'empressent de voter des lois d'amnistie leur permettant d'échapper à l'application des lois pour les crimes dont ils se sont rendus coupables.

Enfin, et d'une manière générale, on constate dans toute la société française une méconnaissance totale des conditions qu'implique le fonctionnement d'une société humaniste et libérale.

Les règles oubliées

Comme l'économie de marché est par essence incorruptible, les groupes de pression ne cessent d'entraver et de pervertir son fonctionnement pour promouvoir leurs propres intérêts. Partout apparaissent des revenus indus, générés par les fluctuations de la valeur réelle de la monnaie (2), par la création monétaire de faux droits à partir du mécanisme du crédit, par les privilèges accordés à ses amis par le pouvoir politique, par la transformation des bourses de valeurs en véritables casinos, et leur perversion constante par des délits d'initiés, et par des marchés financiers d'où se dégagent trop souvent des odeurs de pourriture.

Partout également, et d'une manière certainement paradoxale au regard de l'échec éclatant des économies collectivistes dans les pays de l'Est et en URSS, on continue à faire constamment appel à l'État pour mettre en œuvre des politiques totalement incompatibles avec le fonctionnement d'une économie de marché décentralisée, fondement irremplaçable d'une économie humaniste.

En fait une société libérale ne saurait s'identifier à une société laxiste, laissez-fairiste, pervertie ou manipulée. Elle implique un minimum de règles que l'État se doit de faire respecter, et qu'en tout cas il doit lui-même respecter.

Cette bien trop brève analyse ne montre que trop à quels dangers majeurs, et qui se renforcent les uns les autres, notre société est exposée et à quels efforts nous devons absolument consentir pour que nous puissions y faire face.

Un sursaut ?

L'immensité des dangers auxquels nous sommes confrontés nous conduira-t-elle à une analyse lucide et à une action efficace ? Un sursaut réel de nos opinions publiques est-il réellement impossible ? Une volonté et une clairvoyance de nos responsables politiques sont-elles réellement inconcevables ? On ne peut qu'hésiter à répondre affirmativement à ces questions, tant sont grands les obstacles à surmonter. Mais, après tout, ne devons-nous pas faire nôtre la maxime forgée voilà quatre siècles par Guillaume d'Orange : « Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. »

Quelles que puissent être les difficultés, quels que puissent être les dangers, le pessimisme de l'intelligence ne doit pas exclure l'optimisme de l'action, car une pleine conscience des dangers à affronter, des objectifs à atteindre et des obstacles à surmonter ne peut qu'inciter à l'action et la rendre plus efficace.

M. A.

(1) *Allais, 1990, Pour la réforme de la fiscalité, Editions Clément Juglar (62, av. de Suffren, 75015 Paris).*

(2) *Allais, 1990, Pour l'indexation, Editions Clément Juglar.*

Le coût de l'immigration

En tout état de cause les raisonnements économiques justifiant l'immigration sont généralement tout à fait superficiels. C'est un fait que dans les différents pays le capital national reproductible est de l'ordre de quatre fois le revenu national. Il résulte de là que lorsqu'un travailleur immigré supplémentaire arrive il faudra finalement, pour réaliser les infrastructures nécessaires (logements, hôpitaux, écoles, universités, infrastructures de toutes sortes, installations industrielles, etc.) une épargne supplémentaire égale à quatre fois le salaire annuel de ce travailleur. Si ce travailleur arrive avec sa femme et trois enfants, l'épargne nécessaire sera égale à vingt fois son salaire annuel, ce qui, manifestement, représente une charge très difficile à supporter. C'est là une circonstance totalement négligée, et qui explique les difficultés rencontrées par la France, dont les infrastructures de toutes sortes sont tout à fait insuffisantes au regard de l'immigration massive, et tout à fait déraisonnables qu'elle a admise et même favorisée depuis les années 60 et qu'elle continue à admettre aujourd'hui. En fait, ce sont les Français qui supportent presque totalement la charge directe et indirecte de cette insuffisance des infrastructures. Quant au capital non reproductible, il

n'est que trop évident que son montant par habitant ne peut que diminuer d'autant plus fortement que l'immigration est plus importante.

Bien que l'opinion ne s'en rende généralement pas compte, la France est d'ores et déjà surpeuplée. Il y a donc lieu impérativement, d'une part, d'arrêter complètement l'immigration en provenance du tiers monde et, au moins pour plusieurs années, celle en provenance des pays de l'Est, et, d'autre part, d'assurer le retour sans délai de tous les immigrés clandestins dans leur pays d'origine.

En fait, une inconscience totale caractérise notre politique d'immigration. Ainsi, les allocations familiales ont été créées avec un seul objectif : enrayer autant que possible l'insuffisance de la natalité française. Mais étendre ce droit aux travailleurs étrangers et à leurs familles, en général prolifiques, est dénué de tout sens commun.

Puis-je ajouter ici que l'amalgame trop souvent effectué entre opposition à l'immigration, xénophobie, racisme et antisémitisme, repose fondamentalement sur une totale affabulation et une dangereuse mystification.

M. A.



AFRIQUE DU SUD

Après nous avoir présenté son pays d'une superficie de 1 127 200 Km² divisé en quatre provinces:

- Le Cap de Bonne Espérance 644060 KM²
- Le Transvaal 265 470 KM²
- l'Etat libre d'Orange 125 930 Km²
- le Natal 91740 Km²

Monsieur le Consul Général de Marseille nous indique les grandes lignes du climat de l'Afrique du Sud. Le pays est baigné par l'Océan Indien et l'Océan Atlantique. Un courant chaud venant de l'Equateur se dirige vers le sud, le long des côtes orientale et méridionale jusqu'à la pointe du Cap. Le second, un courant froid venant de l'Antarctique, remonte vers le nord le long de la côte ouest. Les deux courants se rencontrent au CAP.

Grâce à sa situation géographique, aux courants océaniques et à sa topographie, l'Afrique du Sud bénéficie d'un climat sain et vivifiant. Un quart seulement du territoire possède des cours d'eau intarissables. L'Afrique du Sud présente cinq types de végétation:

- *La végétation désertique et semi-désertique
- *La végétation méditerranéenne.
- *le bushveld
- *la forêt naturelle
- *les herbages tempérés.

La population:

941000 asiatiques dont 99 % originaires de l'INDE

21 105 000 noirs

- *5 337 334 Zoulous
- *2 080 082 Xhosas
- *2 306 235 Sothos du Nord
- *1 579 570 Sothos du Sud
- *1 147 932 Tswanas
- *1 024 594 Shangaan-Tsongas
- * 841 071 Swazis
- * 378 144 Ndebeles du Sud
- * 267 722 Ndebeles du nord
- * 125 555 Vendas
- * 74 601 divers autres.

3 100 000 métis

- *Les malais du Cap de traditions musulmanes (200 000)
- *Les Griquas de religion chrétienne

En l'an 2000 les prévisions les plus optimistes donnent 5 300 000 le nombre de blancs.

Le Système gouvernemental situé au CAP se compose de trois chambres pour le moment et bientôt d'une quatrième.

- *L'**Assemblée** 178 députés dont 166 élus au suffrage direct par l'électorat blanc



D'AFRIQUE DU SUD

- * La **Chambre des Représentants** qui comprend 85 députés dont 80 sont élus au suffrage direct par l'électorat métis
- * La **Chambre des Délégués** composée de 45 députés dont 40 au suffrage direct par l'électorat indien.

La Constitution stipule que le droit de vote s'applique également et uniformément aux blancs, métis et indiens sous réserve des trois conditions suivantes :

- * être de nationalité sud-africaine
- * être âgé de 18 ans au moins
- * ne pas être frappé d'interdiction ou d'incapacité

Le **Parlement** est élu pour cinq ans, ce qui signifie qu'une élection générale des membres des trois chambres doit avoir lieu au maximum tous les cinq ans. En vertu de la Constitution, les candidats éligibles aux élections législatives doivent être inscrits sur les listes électorales et résider depuis cinq ans au moins en République Sud Africaine.

Le Pouvoir exécutif

Le gouvernement est formé par les ministres et présidé par le chef de l'Etat. Les Ministres nommés par le Chef de l'Etat peuvent appartenir à une des trois communautés et doivent être ou devenir membres de la chambre parlementaire correspondante. Les Blancs ont accepté l'abolition des lois de ségrégation, droit de possession de la terre, citoyenneté sud-africaine. Bientôt les noirs auront le droit de vote. Espérons qu'ils sauront être raisonnables.

Les relations internationales se sont améliorées mais les relations entre l'Afrique du Sud et l'ONU sont réduites au minimum depuis que l'ONU a cherché à mettre fin par la force politique et diplomatique au mandat que l'Afrique du Sud avait sur l'ancien Sud Ouest africain. La **Défense nationale** (SADF)

La SADF dispose de trois écoles militaires - Bien que le service militaire ne soit obligatoire que pour les blancs, tous les autres groupes de population peuvent le faire en tant que volontaires. Les Corps sud africain du Cap (SA Cape Corps) sont métis >

De nos jours la République Sud Africaine est pratiquement autonome en matière d'armement.

La Justice

Le droit sud-africain est fondé sur le droit romano-hollandais, introduit au CAP en 1652 par les pionniers hollandais, et par les lois votées par le parlement et d'autres organes législatifs

La Police Sud-Africaine

La police fondée en 1913 est chargée de :

- * Préserver la sécurité intérieure
- * Faire respecter la loi et régner l'ordre
- * Lutter contre le crime
- * Enquêter sur les délits et les délits présumés.

Economie et Finances

Ces dernières années l'économie a souffert d'un taux d'



D'AFRIQUE DU SUD

inflation anormalement élevé, qui a ralenti la croissance et amoindri la compétitivité de l'industrie sud africaine sur les marchés mondiaux. Une ombre 2 000 000 de chômeurs !

Energie

Le charbon couvre 83 % des besoins énergétiques du pays, les réserves sont actuellement estimées à plus de 121.218 milliards de tonnes.

Eskom gère un réseau national de plus de 212 114 km de lignes à hautes tension qui lui permette d'alimenter l'ensemble du pays en énergie électrique et d'exporter vers les Territoire autonomes et les pays voisins. Eskom exploitait 18 centrales thermiques au charbon. La première centrale nucléaire sud-africaine, située à KOEBERG, au nord du CAP, est entrée en service en 1984/85. Sa capacité est de 1930 Mw environ. La RSA est l'un des trois principaux producteurs mondiaux d'uranium. La Compagnie pour l'Energie atomique a construit une usine d'enrichissement à VALINDABA près de PRETORIA, afin de pouvoir satisfaire la demande du pays en combustible nucléaire. Deux usines situés à SECUNDA, transforme le charbon en pétrole. Si l'on n'a pas trouvé de pétrole il existe plusieurs gisements de gaz notamment à MOSSEL BAY>

L'exploitation minière.

Or et uranium

Or 617 tonne annuelle

Uranium la RSA produit plus de 24 %

Diamants un des plus grans producteur

Platine, palladium, rhodium, ruthenium, iridium et osmium

Chrome 55% des réserves mondiale

Manganese 90 % des reserve du monde occidental

Charbon plus de 187 millions de tonnes

Cuivre, argent, étain, antimoine, zinc, plomb

L'industrie

Ces dernières années, le secteur industriel a été favorisé par la richesse de ses ressources naturelles. Elle est capable aujourd'hui de produire la plus part des biens importés essentiels si les circonstances l'exigent.

Le monde du travail

Tous les ouvriers, quelles que soient leur race et leur nationalité (Sud africain ou originaires des Etats frontaliers, Etats TBVC et LBS compris) peuvent être membres de syndicats officiel et sont libre de décider de leur adhésion, de la gestion et de la structure de leur syndicat, sans aucune ingérence de la part d'une quelconque instance gouvernementale.

Il a été établi une loi sur les Relations laborales

Une loi sur la formation professionnelle

Une loi sur l'assurance chomage

Une loi sur l'indemnisation des travailleurs

Une loi sur les salaires

Une loi sur le placement et l'orientation

Une loi sur la sécurité en matière d'emploi et de machines

Une loi sur l'emploi

L'éducation

L'éducation dans la langue maternelle est considérée, aujourd'hui encore comme une priorité, mais la mise en application de ce principe demande beaucoup d'effort dans un pays ou douze langues au moins, sont parlées.



901

	EDUCATION									
	Ecoles		Lycées techniques		Ecoles Normales		Technikons		Universités	
	1988	1989	1988	1989	1988	1989	1988	1989	1988	1989
Asiatiques.....	252 400	241 749	3 682	5 882	1 111	1 235	4 742	5 558	19 639	19 179
Noirs.....	5 042 422	5 136 435	8 702	9 638	29 700	32 322	6 911	9 654	74 697	91 462
Métis.....	854 283	852 235	4 014	4 160	8 527	8 331	4 447	5 444	18 000	18 968
Blancs.....	1 046 215	977 411	42 397	45 694	12 281	10 714	44 132	47 662	155 272	156 737

Source : Ministère de l'Education Nationale

N.B : Ces chiffres ne prennent pas en compte les républiques du Transkeï, Bophuthatswana, Venda and Ciskeï

RELIGION

Repartition des fidèles en Afrique du Sud en 1989

Confessions	N ou %	Noirs	Blancs	Métis	Asiatiques	Total
Eglises indépendantes noires..	N* %	6 333 30,1		93 3,1		6 246 21,2
Eglise réformée (NG)	N* %	1 397 6,6	1 857 37,3	814 25,7	4 0,5	4 072 13,5
Catholiques romains.....	N %	2 143 10,2	423 8,5	320 10,1	22 2,5	2 908 9,6
Méthodistes.....	N %	2 045 9,7	458 9,7	181 5,7	5 0,5	2 689 8,9
Anglicans.....	N %	1 013 4,8	503 10,1	437 13,8	9 1,0	1 963 6,5
Luthériens.....	N %	922 4,4	17 0,3	121 3,9	1 0,1	64 3,5
Presbytériens.....	N %	482 2,3	144 2,9	9 0,3	2 0,2	627 2,1
Eglises congrégationalistes ...	N %	336 1,6	336 0,3	225 7,1	1 0,1	577 1,9
Mission de la Foi apostolique	N %	145 0,7	140 2,8	48 1,5		334 1,1
Nouvelle Eglise réformée (NH)	N %	15 0,1	280 5,7			302 1,0
Eglises réformées.....	N %	12 0,09	136 2,8	6 0,2		154 0,5
Autres Eglises.....	N %	1 130 5,4	667 13,4	558 17,6	70 7,6	2 425 8,0
 EGLISES CHRETIENNES						
Total.....	N %	16 010 75,8	4620 92,7	2 806 88,5	115 12,5	23 551 78
Hindouistes.....	N %				603 64,1	604 0,2
Musulmans.....	N %	10 0,09		216 6,7	190 20,2	423 1,4
Juifs.....	N %		124 2,6			124 0,4
Autres.....	N %	5 080 24,7	239 4,8	152 4,8	33 3,4	5504 18,2
 AUTRES RELIGIONS						
Total.....	N %	5 090 24,2	363 7,3	368 11,5	826 87,8	6642 22,0
 POPULATION TOTALE	N %	21 105 100	4979 100	3168 100	941 100	30 193 100

* N = Nombre de fidèles, par milliers.

* % = Pourcentage d'un groupe de population appartenant à un groupe religieux donné.

Les pourcentages proviennent du dernier recensement religieux (1980) ; il est à présumer qu'il n'y a pas eu de changements significatifs depuis.

Les chiffres concernant la population totale sont des estimations du Service Central de Statistiques en milieu d'année 1989.

Les derniers piliers de l'Apartheid sont tombés

LA GAZETTE

Judi 26 décembre

Soubre, 64 ans, veuf de l'oultrelançais Jeanine.

LE SEMEUR-HEBDO 11
27 décembre 1991

Société des Etudes Locales : conférence du 13 décembre

Comme ce fut le cas un peu partout dans le monde, l'année 1991 a apporté à l'Afrique du Sud beaucoup de changements profonds. Cette année restera dans l'histoire comme l'année de l'abolition de toute loi discriminatoire — connue dans le monde entier comme l'apartheid — de la constitution. Voici les paroles de M. Léo Conradie, le consul général d'Afrique du Sud à Marseille, lors d'une conférence donnée à Thiers.

Le 11 juin, les derniers piliers de l'apartheid ont été abolis de la constitution en Afrique du Sud, laissant ainsi une dernière tâche à accomplir, notamment la conception d'une nouvelle constitution pour une Afrique du Sud démocratique. Ce processus a déjà commencé avec une conférence préparatoire qui a eu lieu les 29 et 30 novembre, et où, contrairement à la plupart des prévisions, un consensus remarquable a été obtenu en ce qui concerne les arrangements d'ordre pratique pour la convention d'une Afrique du Sud démocratique, le 20 décembre.

Malgré le long chemin qui reste à faire (*"le plus dur du travail commence en effet la semaine prochaine"*) a dit M. Conradie, il est clair, déjà, qu'une volonté politique existe en Afrique du Sud au sein de la majorité de son peuple, pour rechercher une solution pacifique et négociée.

En ce qui concerne le gouvernement sud-africain, sa position, en valeurs politiques d'une vraie démocratie, et les valeurs économiques d'une économie de marché, ces valeurs devant être les piliers d'une future Afrique du Sud. *"Ces valeurs ont fait du monde occidental ce qu'il est aujourd'hui"*.

M. Conradie a décrit l'Afrique du Sud comme un pays riche de diversités en ce qui concerne son peuple, sa géographie et son potentiel économique. Avec seulement 4 % de la surface du continent africain et 6 % de sa population, l'Afrique du Sud génère 54 % de toute l'énergie du continent, gère 66 % de son trafic ferroviaire et produit 97 % de son charbon.

Il a aussi décrit l'état actuel des échanges entre la France et l'Afrique du Sud, avec celle-ci exportant 4,2 milliards de francs, surtout les produits de base, vers la France, qui lui renvoie pour 2,8 milliards, surtout en produits manufacturés.

Pendant cette présentation, des diapositives ont été montrées, illustrant la diversité des attractions touristiques offertes par le pays. En ce qui concerne le tourisme, la France est en ce moment le troisième pays de la communauté avec ses 20 000 visiteurs par an.

Prochaine soirée le vendredi 31 janvier, animée par M. Piel-Chevalerias.

Trois essais triticales plantés pour la campagne 2002 (2 essais variétés, dose d'azote). Ces essais sont présentés et deux j'ont été visités en fin de réunion. Les agriculteurs qui le pourront suivre parce qu'ils ont des fiches cultures qui sont exploitées.

Courpiè

Honneur à nos potes. Chaque année, au 13 décembre, nos sapeurs-courpiérois se réunissent à la Sainte Barbe. Ils ont quelques jours, pendant leur tradition mais ils ont auparavant, à rappeler à leur camarade Jojo qui les a quittés il y a un an, une plaque commémorative qui a été déposée sur sa tombe.

Au cours de l'après-midi, le très dévoué Brunel, faisant le bilan de l'année, a rappelé les activités du Centre de Sapeurs d'honneur à suivi la tous nos sapeurs-courpiérois accompagnés de leurs amis, se sont dans une joyeuse atmosphère, autour d'un excellent repas.

La de r com est



Comme ce fut le cas un peu partout dans le monde, l'année 1991 a apporté à l'Afrique du Sud beaucoup de changements profonds. Cette année restera dans l'histoire comme l'année de l'abolition de toute loi discriminatoire — connue dans le monde entier comme l'apartheid — de la constitution. Voici les paroles de M. Léo Conradie, le consul général d'Afrique du Sud à Marseille, lors d'une conférence donnée hier soir à Thiers.

Le 17 juin 1991, les derniers piliers de l'apartheid ont été

obtenus en ce qui concerne les arrangements d'ordre pratique pour la Convention d'une Afrique du Sud Démocratique, convention qui aura lieu le 20 décembre prochain.

Malgré le long chemin qui reste à faire, "le plus dur du travail commence la semaine prochaine" a dit M. Conradie, il est clair déjà, qu'une volonté politique existe en Afrique du Sud au sein de la majorité de son peuple, pour rechercher une solution pacifique et négociée.

En ce qui concerne le gouvern...

pays riche de diversité en ce qui concerne son peuple, sa géographie et son potentiel économique. Avec seulement 4 % de la surface du continent africain et 6 % de sa population, l'Afrique du Sud génère 66 % de son trafic ferroviaire et produit 97 % de son charbon.

Il a aussi décrit l'état actuel des échanges entre la France et l'Afrique du Sud, avec celle-ci exportant 4,2 milliards de francs, surtout les produits de base, vers la France, qui lui renvoie pour 2,8 milliards, surtout en produits manufacturés.

Pendant cette présentation, des diapositives ont été montrées, illustrant la diversité des attractions touristiques offertes par le pays. En ce qui concerne le tourisme, la France est en ce moment le troisième pays de la communauté avec ses 20 000 visiteurs par an.

Prochaine soirée le vendredi 31 janvier animée par Monsieur Pierre Chevalerias

Invité par M. Jacques... de Montory Collège... à la Maison de la rue Nationale.

A côté de ses romans connus, les Thiersois ont écrit également "Pascal mis", "Les Montgolfier" tout un "Parrain de cendre" plus récent ouvrage d'Anglade, qui conte l'histoire d'une jeune Limousine à un Thiersois au chantier de jeunesse.



Chaque semaine l'un de Poitiers. Une dem...

AFRIQUE DU SUD

AU BORD DU GOUFFRE OU AU BOUT DU TUNNEL ?



● L'Afrique du Sud déjoue tous les pronostics. Il y a cinq ans, le bain de sang semblait inévitable. Depuis il y a eu l'effet De Klerk. Fin de l'apartheid mesquin, libération des prisonniers politiques, Mandela en particulier : le lobby droit-de-l'hommard en a profité pour exiger l'application du principe « un homme-une voix ». Dans l'idéal démocratique le vote des Noirs leur donnerait, dès les premières élections générales, le contrôle du pays : le dernier gouvernement blanc d'Afrique aurait vécu, la décolonisation triomphée. Mais cette mise en œuvre traîne (heureusement) parce que ni Botha ni De Klerk n'ont perdu le sens des réalités malgré le climat passionnel qui entoure leur pays.

Ces réalités sont :

- 1) La bonne santé économique du pays en dépit de l'isolement dont il a souffert depuis 1986 qui en fait un îlot de prospérité unique sur le continent africain.
- 2) Les rivalités sanglantes entre les communautés noires — Zulus contre Xhosas — qui n'en finissent pas de s'aggraver à mesure que croît l'audience de l'Inkath et de l'ANC.
- 3) L'existence aux côtés de la population anglo-saxonne, progressiste et détentrice des richesses mobilières, de la population Boer — première arrivée — à l'origine de la mise en valeur du territoire mais aussi du régime d'apartheid et détentrice des richesses foncières qui, à ces titres divers, craint d'être sacrifiée sur l'autel du droit international.

Pour peu que De Klerk résiste aux pressions internationales, à celles de Mandela et à celles de ses amis anglo-saxons, alors 1992 ne verra pas l'Afrique du Sud faire la une de l'actualité. Un véritable gage de paix et de concorde.

G. d'EON

7 dernier roman, « Un parrain de cendre », à la Maison de la Presse.

udes locales



elle-ci exportant 4,2 milliards de francs, surtout les produits de base, vers la France, qui lui renvoie pour 2,8 milliards, surtout en produits manufacturés. Pendant cette présentation, des diapositives ont été montrées, illustrant la diversité des pays.

ASPECTS DE LA FRANCE - Jeudi 2 janvier 1992

habreloche

La Monnerie-le-Montel

F. MISTRAL

(Pouèmo dou Rose)

*Es Avignoun, Avignoun, sus sa grand roco,
Avignoun, la galoio campaniero
Qu'uno après l'autro en l'èr ausso li pouncho
De si clouchié clavela d'embourigo
Avignoun, la fiholo de Sant Pèire
Que dins soun port n'a vist sa barco à l'ancro
E n'a pourta la clau à sa centuro
De merlet; Avignoun, la gènto vilo
Que lou mistrau estroupo emai descouifo
E que de tant qu'a vist Lusi la glòri
N'a conserva que l'inchaiènço d'elo...*

F. MISTRAL
(Pouèmo dou Rose)



Suite à notre dernière lettre sur MISTRAL nous avons reçu d'une de nos camarades un extrait Poème du Rhône.

"Avignon, Avignon, sur sa roche géante,
Avignon, la sonneuse de la joie
Qui l'une après l'autre élève les pointes
de ses clochers tout semés de fleurons,
Avignon la filleule de Saint Pierre
Qui en a vu la barque à l'ancre dans son port
Et en porta la clef à sa ceinture
De créneaux; Avignon la ville accorte
Que le mistral trousse et décoiffe
Et qui pour avoir vu la gloire tant reluire
N'a gardé pour elle que l'insouciance..."



CERCLE CULTUREL PROMÉTHÉE

Boite Postale N°- 1 - 63306 THIERS CEDEX.

Chers amis,

Originaires ou vivants dans le MASSIF CENTRAL, les cimes, du SANCY au PUY DE DÔME, nous sont à tous, familières

La montagne est la jeunesse du monde. Avant les hommes, les Dieux y ont établi leur empire, symbolisant la crainte religieuse et l'adoration sacrée qu'inspiraient ces hauts lieux de la terre. Ainsi, les mythologies ont-elles traduit les premiers rapports des hommes et de la montagne, les sentiments que les peuples primitifs éprouvaient devant elle.

Certes, la mer, les fleuves, les sources, les forêts, le feu, la terre nourricière ont été davantage personnifiés ou divinisés : ces puissances naturelles avaient plus d'influence sur les conditions économiques d'où dépendait la Vie humaine, tandis que la montagne étendait des territoires inhospitaliers et incultes.

Les Dieux grecs étaient des familiers des montagnes. Les légendes racontent la naissance de **ZEUS**, en CRETE, dans les forêts du mont AEGEE. Nourri par la chèvre **Analthée**, il est élevé sur le mont IDA. Plus tard, maître des Dieux, on sait que l'**Olympe** aux crêtes nues devint son lieu de séjour. Là, s'il doit assurer son empire contre l'assaut des êtres monstrueux, c'est à coups de montagnes qu'il se bat : le tonnerre, les blocs de rochers lui servent d'armes contre les **Titans**. Les **Géants** se saisissent des sommets environnants. L'**ATHOS**, le **RHODOPE** - pour l'attaquer, ou entassent **PELION** sur **OSSA** pour atteindre à son altitude. Sous l'**ETNA** règne **Ephaistos**, chargé de surveiller **Typhoeus**, prisonnier dans les entrailles du volcan et qui parfois se retourne et fait trembler la terre.

Ces mythes montagnards illustrent la lutte de l'intelligence, représentée par les Dieux, contre les forces élémentaires de la nature, le triomphe de l'ordre et de l'esprit sur leur violence, leur chaos et leurs maléfices.

D'autres montagnes servent de décor aux légendes grecques. Dans un climat plus riant, le **Parnasse** est le séjour d'**Apollon et des Muses**, après l'avoir été, selon une tradition plus ancienne, de **Dionysos et des Ménades**. C'est dans le fond des vallées sauvages, dans les antres les plus secrets, que se cache **Borée**, le Dieu des Vents du Nord.

Dans la mythologie scandinave reparait le thème - qui était déjà celui de **Persée et d'Andromède** - du héros délivrant une victime captive, **Brunhild, la Valkyrie** qui a encouru la colère du Dieu **Odin**, a été plongée dans un sommeil magique et enfermée dans une demeure entourée de flammes dont **Sigurd** vient la libérer. La légende germanique, transposant le récit nordique, place le cercle de flammes au FELDBERG, dans le massif du TAUNUS.

Les massifs montagneux sont des repaires de dragons ou de géants, parfois pétrifiés en rochers; certains noms de chaînes (DRACHENFELS) en ont gardé la trace. Pour défaire **Géryon, Héraclès** aborde les hauts sommets inexplorés des ALPES.

Mais les montagnes ont pris aussi, dans ces premiers poèmes de l'humanité, un autre aspect : séjour des Dieux, elles sont l'escalier naturel par lequel leur ciel communique avec la terre. Elles sont aussi, pour les peuples habitant les vallées ou des plaines bordées de crêtes, les portes du Soleil dans sa course quotidienne. Ainsi **Shamish**, le Dieu assyro-babylonien, gravit chaque matin la montagne de l'Est et surgit d'une caverne, à son flanc, à l'aurore; il rentre chaque soir dans la terre par une autre grotte sur la montagne de l'Ouest.

Aux INDES, la montagne sert d'instrument dans une des légendes les plus populaires et les plus étranges. Avec un serpent comme corde, enroulé autour du pic MANDARA, Dieux et démons, alliés, font tourner la montagne pour baratter la mer et en tirer la liqueur d'immortalité. Installé au sommet, **Vichnou** surveille l'opération.

De tout temps, dans de nombreuses contrées, des hommes sont allés se recueillir et prier dans la montagne, à la recherche de la Voie, dans la solitude et le silence. Particulièrement en ORIENT, ce thème est l'objet de multiples récits. Ainsi une fille de l'**Himalaya, Pârvatî**, devient l'épouse de **Civa**; sous la forme d'**Oumâ**, elle gagne les cimes et y pratique l'ascétisme le plus rigoureux pour mériter les bonnes grâces de Seigneur.

Cette idée de sagesse et de salut dans la montagne se retrouve dans presque toutes les mythologies. L'un des paradis des anciens Chinois est le mont K'OUEN-LOUEN, là où vont les âmes des Justes qui n'ont pas à recommencer une autre existence. Siègè des immortels, cet Olympe chinois est situé sur une cime fabuleuse.

Mais c'est au JAPON que la montagne joue le plus grand rôle dans le carrousel des Dieux. Les Japonais, qui personnifiaient tous les éléments naturels, n'avaient pas seulement un Dieu principal, mais aussi ceux: des hautes pentes, des pentes du bas, du pied et même des pentes abruptes. Parmi les montagnes sacrées, la plus célèbre est le FUJI-YAMA, que les fidèles gravissent

pour y adorer le soleil levant. Les Dieux japonais hantent bien d'autres lieux élevés.

Au MEXIQUE, les **Aztèques** révéraient **Thaloc**, Dieu des montagnes, de la pluie et des sources, qui habite la crête des hautes chaînes avec les déesses des céréales, en particulier du maïs. Au PEROU, un mythe montagnard raconte la fondation de CUZCO.

Dans l'Ancien Testament, c'est l'**Arche de Noé** qui aborde au mont ARARAT, dont le sommet émerge seul de la terre noyée sous le Déluge ; sur cette montagne renaît la vie, à partir des échantillons de l'humanité et des animaux que Dieu a épargnés pour en repeupler un monde présumé plus juste.

C'est sur ce SINAÏ que Dieu est descendu pour faire éclater sa gloire et y appella **Moïse** pour dicter la Loi. Dans les Evangiles, c'est en redescendant des hautes lieux où il est allé méditer et prier que **Jésus** prêche à ses disciples le Sermon sur la Montagne.

Sur ces lieux sacrés - que le cadre restreint de notre LETTRE ne nous permet malheureusement pas de survoler plus complètement - les hommes ont bâti des chapelles, des monastères, des sanctuaires païens; ils les ont marqués du signe de leur foi. Pour vous, cher amis PROMETHEENS, nous nous bornerons à retenir le temple au **Mercure gaulois** élevé vers l'an 200 au sommet du PUY DE DOME.

Vous pourrez compléter cette esquisse d'une Mythologie de la montagne en vous procurant (aux Ed. Pardès-B. PN°47-45390 Puiseaux) Méditations du haut des cimes de **J. Evola**, la première partie (Doctrine) est magistrale. Elle comporte : "Montagne et spiritualité - Notes sur la "divinité" de la montagne - Spiritualité Un mystique des sommets tibétains - La Race et la Montagne - Le Sport et la contemplation - L'ascention et la descente.

Bonnes lectures à tous.

6 février 1992

feu André GARNIER.

Madame de CHAMBRUN, née **Josée LAVAL**

est décédée, le 9 janvier 1992 à l'âge de 80 ans.

"fille de Pierre LAVAL, Josée de CHAMBRUN avait hérité de son père un goût immodéré pour L'Auvergne, son eau de CHATELDON"
Que le Comte René de CHAMBRUN soit assuré de nos sincères condoléances.

6 février 1934

LES COLÈRES DE PARIS

Lorsque paraîtra ce numéro, dix jours se seront écoulés depuis cette soirée où Paris, à demi soulevé, fit entendre sa grande voix irritée et blessée, dix jours depuis cette nuit du 6 au 7 février où, de quart d'heure en quart d'heure, rédacteurs, dessinateurs, photographes ralliaient nos bureaux, apportant leurs notes, leurs croquis, leurs clichés, puis repartaient en hâte. Les pages improvisées de la sorte ont pu, dès vendredi dernier, donner à nos lecteurs une première impression, évidemment insuffisante, de ce tragique événement. Car il marquera dans l'histoire de la capitale. Et c'est la raison même pour laquelle nous croyons devoir y revenir avec des notes complémentaires de collaborateurs qui apportent encore ici leurs témoignages directs ; avec, aussi, des dessins nouveaux et d'autres photographies. Certains de ces documents ont un caractère poignant. Et c'est précisément pour quoi il est nécessaire qu'ils restent dans ces archives que les numéros de L'Illustration composent de semaine en semaine pour les années futures.

Mais que tous ceux de nos abonnés ou lecteurs qui ne sont pas de Paris le comprennent bien : ces scènes de brusque bataille du 6 ont éclaté et se sont développées sur une partie nettement circonscrite de la vaste cité : la Concorde, le quai des Tuileries et le Cours-la-Reine, la partie boisée des Champs-Élysées ; les dévastations du 7 ont porté sur quelques points du triangle délimité par la Madeleine, le Printemps et l'Opéra ; les violentes échauffourées du 9 se sont déroulées dans les parages belleillois. Et, parfaitement intacte hors de ces quartiers, toute l'immense capitale était vibrante et palpitante, certes, et aux écoutes de tant de justes clameurs indignées, mais aussi, dans son ensemble, pleine de calme résolution et de sang-froid et, dès le lendemain matin, laborieuse.

CÉCITÉ DES GOUVERNEMENTS

Si l'on cherche à rapprocher la tragédie du 6 février des analogies de l'histoire, on y retrouve cette incompréhension fatale du sentiment public — sans cesse en évolution sous le choc des faits et des crises — par les pouvoirs assurés d'une majorité parlementaire. Officiellement, constitutionnellement, les élus représentent, jusqu'à la fin de la législature, l'opinion qui a conclu les élections. Mais, dans la réalité, les choses se passent d'autre manière. L'esprit du nombre n'attend pas toujours quatre ans sa transformation et le changement se fait parfois vertigineux. Qu'on se rappelle la révolution du 4 septembre, moins de quatre mois après l'immense approbation plébiscitaire (près de 8 millions de « oui » contre 1.600.000 « non ») de la politique impériale. Il y avait eu, en la circonstance, la fatalité d'une guerre. Il y a, de nos jours, la fatalité d'une crise qui, dans les régions du pouvoir, ne peut souffrir l'impuissance ni l'incapacité.

Les insuffisances parlementaires du 6 février 1934 répètent les erreurs des princes dans les révoltes du dernier siècle. Charles X et ses ministres de 1830 se croyaient tellement sûrs de l'opinion en son ensemble que Paris, quand éclata la révolution contre les ordonnances et le régime, se trouvait démuné de forces répressives. Polignac, lorsqu'on lui parlait des perturbations naissantes dans l'Etat, répondait : « Ce ne sera rien. » Ajoutons que le désarroi de la répression s'aggrava d'une insulte à la population parisienne. Ne la faisait-on point canonner par Marmont, le défectionnaire de 1814 ?

Egalement, Louis-Philippe, en 1848, confiant dans la forte majorité conservatrice de la Chambre, avait refusé d'entendre les avertissements. « Les journaux, disait-il, je ne les lis point. — Mais, lui répondait-on, vos sujets les lisent. — Ils s'useront contre le bon sens national. » « Le pays jugera », disent de même les majorités trop sûres de leur autorité ou de leur vérité. En 1848, la menaçante « campagne des banquets » ne prenait pas, aux yeux du roi, plus de gravité que les dirigeants d'hier ne voulurent accorder d'importance aux démonstrations des anciens combattants, des contribuables, qui sont pourtant tout le monde, et des

organisations économiques. L'erreur psychologique des pouvoirs est de tout décider sur le chiffre parlementaire, que l'on croit représenter une fois pour toutes et sans nulle autre considération, d'une législature à l'autre, une opinion constamment influencée, pourtant, par les faits intérieurs ou extérieurs comme par la désaffection des person- nages.

La colère parisienne est plus prompte et plus décisive que la colère nationale. En 1934, dans la répétition de la crise de 1926, la passion politique s'est aggravée d'une attitude arrogante envers la capitale. S'il y a eu complot, comme l'ont d'abord prétendu des gens de parti, le complot fut vraiment général, car presque tout Paris, le 6 février au soir, s'est trouvé dans la rue : gens d'ordinaire paisibles, femmes, boutiquiers, employés, intellectuels, en somme la plus diverse des foules, mais une foule saisie par la fièvre de l'heure et tout de suite sympathisante aux protestations, non point seulement contre les grands abus, mais contre les graves maladresses.

La foule de Paris est aussi facilement amoureuse que promptement adverse. Le boulangisme fut une illusion d'amour, d'amour inconsidéré, certes, mais que l'on dressait contre l'impopularité parlementaire d'alors. Dans le mouvement du 6 février, il n'y a eu d'amour pour personne. Si l'on a, ici ou là, acclamé M. Chiappe, le mouvement avait d'autres raisons et une autre ampleur que les réactions de l'esprit public contre l'opération injustifiable qui, en des jours d'inquiétude et de fièvre, avait décapité l'administration de la ville. Rappelons simplement ceci : deux admirables serviteurs de l'ordre, M. Lépine, jadis, et, de nos jours, M. Chiappe ont, dans ce Paris gouailleur et si facilement frondeur, fait le miracle de rendre populaire la police. L'un et l'autre préfet eurent l'intelligence, veloutée de tact, d'éduquer le gardien de la paix. Ils lui ont donné l'aspect et la réalité d'un solide brave homme, conciliant dans sa fermeté, providence de chacun dans les carrefours, serviable à tous. Pourquoi fallut-il que du bâton blanc, pacifique symbole, une mauvaise politique ait fait une matraque ? Paris n'accepte guère cette façon de « restaurer l'autorité », ni de voir traiter l'ensemble de sa population comme une faction et, voire, comme une horde de pillards — ces pillards qui sont venus ensuite, à leur moment, comme ils arrivent toujours pour tirer leur profit de toutes les révoltes. L'odeur du sang attire les fauves.

Car de cette « journée », de cette « nuit », où la folie meurtrière tourbillonna sur la place de la Concorde, qui risque d'y perdre son nom, il est resté des cadavres. Tragique rançon d'une inexpérience forcenée de ministres faisant agir un commandement désaxé.

LA SOIRÉE ET LA NUIT DU 6

Longtemps, la vision nous restera de cette nuit de guerre civile, balayée de colères, assourdissante de clameurs où des multitudes se précipitaient, par les deux rives, vers le même point de Paris. Champ de bataille fait de la plus vaste place de la capitale, d'un pont, d'un quai, de trois ou quatre avenues, et qu'éclairait, en son centre, la torche d'une voiture incendiée. Cent mille Parisiens sans armes contre vingt mille gardes ou policiers armés. Des lignes de défense prises, abandonnées, reprises. Flux et reflux, attaques et contre-attaques, signaux, fusées, coups de clairon, positions emportées, bataillons de la préfecture fonçant dans les masses hurlantes, corps-à-corps, soldats qui tirent, anciens soldats qui tombent, gardes démontés et traînés, violence des cris, plaintes d'agonie, groupes sinuant vers les postes de secours qu'on improvise, des blessés, d'innombrables blessés, des morts.

Dans cette partie de la foule qui restait à l'écart du combat, le passage, à chaque instant, des voitures d'ambulance faisait de l'émotion contagieuse une réaction agissante. C'est là que l'on a pu sentir, en ses retournements brusques, l'âme sensible de la ville. Les curieux, dont on a fait des sympathisants et des participants, n'étaient point des gens d'action directe, ni de ceux qui incendient les autobus, déracinent les arbres, jettent des blocs de fonte au visage des gardes, coupent les jarrets des chevaux ou tentent d'incendier les ministères. Paris tient à sa décoration comme à ses monuments. Mais cette ville de sourire et de bravoure, d'humour et d'amour déteste que l'on verse le sang sur ses pavés : « Comment ont-ils pu faire cela ? » avons-nous entendu dire dans tous les groupes dressés de colère en entendant le bruit des tirs abominables. Et l'on se découvrait, avec des menaces, devant les voitures à croix rouge qui se suivaient.

Les nouvelles venues de la Chambre, que l'on préservait au prix de tant de sang versé de part et d'autre, exaspéraient autant que la bataille. Là-bas aussi on se battait, mais avec des mots et des injures de partis, sans comprendre le drame. De la droite à la gauche se croisaient les accusations de fascisme. Et les députés votaient et revotaient tandis que, tout autour, des Français s'entre-tuaient.

Depuis soixante-trois ans, Paris n'avait rien vu de semblable. Qu'on se rappelle le mouvement immense du boulangisme, la foule chantant, clamant, acclamant et noyant à peu près dans ses remous la police, le service d'ordre débordé, mais, en aucun instant, aliéné ; le sang-froid, la bonne grâce demeurant l'atout suprême des gardiens du régime. 500.000 Parisiens dans la rue. Pas un coup de feu. Pas la moindre victime. Et, depuis lors, combien de fois l'on vit des manifestations pari-

siennes céder à un propos cordial, à un mot de raison. Oh ! sans doute, les descentes dans la rue, ces derniers temps, s'étaient irritées jusqu'au point de fureur. Mais enfin, tout de même, malgré les horions échangés et les grilles arrachées, l'ordre se rétablissait sans catastrophes. Il a fallu, pour provoquer le drame, l'éloignement des hommes de la fonction, la peur du parlement et l'affolement du pouvoir. Un préfet d'expérience n'eût pas fait matraquer et fusiller un cortège d'anciens soldats qui, en bon ordre, en stricte discipline, bras dessus, bras dessous, chantaient *la Marseillaise* et *la Madelon*. En ces heures affreuses, ni l'élégance d'abord, ni l'autorité morale ensuite, ni, finalement, la force n'ont été du côté du gouvernement, dont le chef, après les méditations d'une nuit d'insomnie, paraît avoir été saisi d'horreur par la catastrophe, venue de lui, de son ministre de l'Intérieur et de leurs exécutants. — ALBÉRIC CAHUET.

LA JOURNÉE ET LA SOIRÉE DU 7

... Hier 6 février, l'émeute tenait la rue ; aujourd'hui, 7 février, la révolution — du moins son entité — obsède tous les esprits.

On a placardé dans la nuit un arrêté du préfet de police interdisant tout rassemblement. Dès le matin, cet arrêté demeure lettre morte.

En fait, des groupes de vingt, trente, quarante passants se forment partout : à la Concorde, rue Royale, sur les boulevards. Foule nerveuse, foule qui attend une démission qui ne vient pas et qu'elle exigera ce soir si elle n'a pas été donnée.

A 14 h. 30, dans et devant le palais de justice, on manifeste. Trois cents avocats en robe massés sur les marches du grand escalier chantent *la Marseillaise*. En dehors des grilles, cinq cents curieux attroupés les applaudissent au vu et au su d'une police débonnaire.

A la Bourse, même spectacle. On vient d'apprendre la démission officielle du ministère. Si nous étions encore au temps des lampions, ce soir on illuminerait dans la rue.

Celle-ci, qui ne sait pas encore la nouvelle, demeure inquiète. Rue Drouot, un groupe d'agents coiffés de casques sont pris pour des gardes mobiles : les passants s'ameutent et assiègent le poste de police.

De la Madeleine à l'Opéra et de l'Opéra au boulevard de Sébastopol, des manifestations spontanées fusent soudain en cris, en chants, en apostrophes. Paris a ses nerfs. La démission du cabinet bientôt connue — mille feuilles toutes fraîches d'encre palpitant au bout des bras —

amène une sensible accalmie. Cependant, entre 16 et 17 heures, de violents assauts viendront se briser au pont de la Concorde contre les forces de police et de gardes montés. Mais déjà beaucoup d'éléments troubles se mêlent aux manifestants de la veille. Des faces patibulaires errent çà et là. Et toujours cette angoisse qui pèse malgré tout, cet inconnu dont est gros tout mouvement populaire.

Pour bien comprendre un événement, il faut en voir les deux faces. Le privilège du journaliste est de pouvoir enquêter de part et d'autre de la barricade.

Ce qu'il trouve assez rapidement du côté de la répression, c'est la lassitude. Les gardiens de la paix, disciplinés mais Parisiens, donnent sans joie contre la foule parisienne. On les encadre, comme si l'on se méfiait, d'effectifs très lourds de gardes mobiles. On les a privés de leur chef, et ils ressentent très vivement cette sanction.

La foule, elle, a très bien compris cet état d'âme et elle en joue. Hier et aujourd'hui, elle avance en acclamant l'ancien préfet de police. Elle tente de faire passer les gardiens de l'ordre de son côté. Ceux-ci sont troublés. Ils se sentent dominés. « Que pouvons-nous faire, nous sommes à peine 12.000 contre plus de 100.000. » La nuit fut écrasante, la journée, lassante ; et voici, vers le soir, une des scènes auxquelles j'assiste.

La rue Royale, le 7 février, entre 18 et 19 heures. Magasins fermés, portes barrées, chaussée vide, pas une voiture, pas un autobus. Un barrage à l'entrée de la Concorde ; un cordon d'agents vers le milieu de la rue. Au delà, la foule de la sortie des magasins et des bureaux qui s'entasse jusqu'au péristyle de la Madeleine dont l'escalier grouille, amphithéâtre vivant. La foule veut passer ; mais elle veut le faire gentiment, sans heurt, sans violence. Elle parlemente avec les gardiens, les amadou, plaisante, se fait câline et gavroche. Puis, elle exige que ceux-ci abandonnent le casque dont on les a munis depuis quelques heures. Des gardiens obéissent. Des femmes se poussent au premier rang et les taquinent, les exhortent, les engagent à céder. Bientôt le barrage s'ouvre.

En 1830, en 1848, le peuple criait : « Vive la ligne ! » Et au bout de trois jours, écrasés de fatigue, mal ravitaillés, se battant avec tristesse, désarmés, les régiments passaient de l'autre côté de la barricade, légalisant soudain la révolution.

L'histoire se renouvelle...

La violence, malheureusement, engendre la violence et le trouble fait surgir des faces de stupre et de crime. Soulevez une pierre au bord du chemin et vous verrez grouiller au-dessous mille cloportes. Soulevez un pavé de la ville pour dresser une barricade et il sortira du sol des larves.

Une chose étonne et confond : la jeunesse de ces troupes du vol et de l'incendie. Le plus âgé de ces

combattants du ruisseau n'a pas vingt ans et quelques-uns passent à peine la quinzième année. Corps dégingandés, démarche souple et traînante, yeux de loup dans des faces de craie sous la casquette. Dès le premier soir il y en avait deux cents près de la terrasse des Tuileries. Ils soulevaient des pierres, traînaient des planches, allumaient des incendies. D'autres, postés sur la terrasse, leur passaient des bouteilles d'essence. Ce sont eux qui ont essayé d'incendier le ministère de la Marine et qui ont flambé, en deux jours, quelques autobus.

Ce sont eux aussi qui, dès l'après-midi du mercredi, surgissant dans les quartiers du centre, ont, la nuit venue, arraché les bornes lumineuses, détruit des lampadaires, brûlé des kiosques, brisé des vitrines et pillé des magasins. Ces gens-là, qui ne peuvent se réclamer d'aucun parti, demeurent la honte de ces journées.

Il y a aussi les communistes, parmi lesquels se trouvent égarés parfois des esprits généreux, mais qui, dès le vendredi soir, se livrèrent à de regrettables violences. Ceux-ci demeurent un danger. Comment y parer ? Il suffit, pour le prévoir, d'écouter, dans la rue ou dans les cafés, les conversations générales. Les gens d'ordre, les anciens combattants, notamment, sont décidés à réagir avec vigueur.

Le défilé de l'Union Nationale des Combattants a, par sa dignité, rallié tous les esprits et tous les cœurs. L'action des Croix de Feu fut non moins disciplinée et forte. Le 5, ces derniers pouvaient s'emparer sans coup férir du ministère de l'Intérieur : ils ne l'ont pas voulu. Le 6, à l'heure où l'on se battait sur la Concorde, 6.000 des leurs, arrivant par les rues de Bourgogne et Saint-Dominique, s'arrêtaient, sur l'ordre de leurs chefs, à quelques mètres de la place du Palais-Bourbon. Bel exemple de discipline. — P.-E. CADILHAC.

LE PASSAGE DES DRAPEAUX

C'est une curieuse ascension. A la lueur d'une lampe électrique, on gravit les degrés interminables d'un escalier en colimaçon et, soudain, une sorte de vent marin vous frappe au visage : ce lanternon qui couronne la coupole du Petit Palais, n'est-ce pas plutôt, ce soir, la hune d'un mâât, d'où l'on découvre à l'infini l'immense houle humaine ?

Il suffit de faire le tour de ce merveilleux poste d'observation pour embrasser d'un long regard enivré l'un des plus beaux paysages nocturnes qui soient au monde. Ici, au delà de l'Elysée, tapi dans l'ombre de ses jardins, au delà de l'Opéra, que signale un halo de clarté mauve, et

de tel grand cinéma, à l'enseigne de pourpre incandescent, cette étoile au-dessus de la ville, c'est le Sacré-Cœur.

Là, cette cuve en fusion, la place de la Concorde, redevenue pour une nuit place de la Révolution, bouillonne de mille clameurs, de mille passions, au pied de cette terrasse des Tuileries, témoin de tant de drames sanglants. Quel gigantesque aspirateur a fait le vide le long du quai, miroitant à la lueur des réverbères comme un canal d'eau morte ? Une barricade de flammes garde le pont de la Concorde, au bout duquel se terre, dans un manteau d'ombre angoissée, le triangle de la Chambre des députés.

La lumière ne reparait que sur la façade du ministère des Affaires étrangères, mais elle est blafarde, comme pour une agonie.

Après, par delà l'esplanade ténébreuse, par delà la courbe du fleuve assombri, parmi le scintillement des demeures du Champ-de-Mars, on ne voit plus, en plein ciel, qu'une horloge de feu qui marque des heures fatidiques.

A nos pieds, le Grand Palais, avec son pavois de lumière et à son fronton cette annonce lumineuse, d'une candeur désarmante : *XI^e Salon des arts ménagers.*

Brusquement, un lourd silence se fait. Un chant s'élève, poussé par vingt mille poitrines. Entre la statue du Tigre et le haut-relief de Rude qui, au sommet de l'allée triomphale, garde le Soldat inconnu, la *Marseillaise* couvre ses ailes de victoire.

Au Cours-la-Reine, où ils sont massés, les vétérans de l'Union Nationale des Combattants, gueules cassées et grands blessés, soldats de la Marne et de Verdun, s'avancent au pas cadencé. Ces drapeaux qui, le 14 juillet 1919, passèrent sous l'Arc de Triomphe, voici qu'ils surgissent dans un ouragan tricolore. Depuis le jour de gloire, on ne les voit se déployer qu'aux grandes heures nationales : obsèques de Foch, de Joffre, du président Doumer. Aujourd'hui, il s'agit d'autres funérailles : celles de l'honneur d'un peuple.

Qui s'y méprendrait n'a qu'à jeter les yeux sur ces immenses banderoles que des mutilés arborent derrière leurs bannières : *Nous entendons que la France vive dans l'honneur et dans la propriété.* Cette forêt de drapeaux, ces mots sacrés, jaillis du meilleur de notre race, ces vétérans désarmés au cœur héroïque, on sent bien que rien ne peut venir à bout d'une telle force, qui est avant tout une force morale. Après un arrêt, une prière devant la statue de Clemenceau — ce reposoir de la patrie — le défilé continue, innombrable, en marche vers la place de la Concorde, et le *Chant du départ* mêle ses accents à ceux de la *Marseillaise*.

Le lendemain... Quelques-uns sont morts, mais ils ont vaincu. Des camions passent, chargés de jeunes gens qui annoncent la bonne nouvelle : « Démission du ministère. »

Sur la place de la Concorde, une allégresse attristée s'empare de la foule qui tout à l'heure saluait d'une immense clameur indignée le passage des gardes mobiles; puis, de nouveau, sur le socle des statues de Marseille et de Lyon, de Nantes et de Strasbourg, on se montre la trace des balles, soigneusement encadrée de noir; le premier arbre du Cours-la-Reine, en quittant la Concorde, est encore tout empourpré de sang... Un des vainqueurs du 6 février est tombé là, au champ d'honneur, et sur le tronc rugueux, où l'on a collé une croix rouge en papier portant ces mots: « L'arbre du crime », un gamin aux yeux rouges — peut-être Gavroche — est venu accrocher un bouquet de violettes. — **RAYMOND ESCHOLIER.**

Cette colonne de l'Union Nationale des Combattants, M. Raymond Escholier l'a vue se former et se mettre en marche, dans la soirée du 6, du haut de la coupole du Petit Palais,

de l'église. Enfin, plus poignante encore fut peut-être la levée du corps de ce jeune étudiant. Jean Fabre, interne des hôpitaux, tué d'une balle au front, à la Concorde. Durant trois jours, des étudiants, des amis avaient veillé autour du cercueil. Ils l'accompagnèrent jusqu'à la gare d'où il devait être dirigé sur Lézignan, dans l'Aude.

La veille avait eu lieu, à l'Institut médico-légal, la levée du corps de M. Aufschneider, tué également à la Concorde. Au moment où nous mettons sous presse, aujourd'hui mardi, 13 février, on célèbre les obsèques de sept autres victimes. Paris en deuil et la France entière par la pensée s'inclinent devant ces cercueils. Et, devant tant de déplorables destins, on se prend à murmurer, comme un souhait fervent, ce vers du poète des *Contemplations*:

O patrie ! ô concorde entre les citoyens !

LES OBSÈQUES DES VICTIMES

La fusillade de la Concorde — dont le souvenir restera dans le cœur des Parisiens de 1934 aussi tragique que celui du boulevard des Capucines pour ceux de 1848 — a causé de nombreux blessés et tués. Le bilan de la nuit tragique se chiffre aujourd'hui, du côté des manifestants, à quatorze morts par le décès de MM. Jules Lecomte et Vaury.

Le conseil municipal de Paris, tout en accédant au désir manifesté par le gouvernement d'éviter des funérailles collectives, a décidé que les obsèques seraient municipales et que des délégations des élus de la Seine y assisteraient.

Samedi dernier, 10 février, des membres du conseil municipal et du parlement, le préfet de la Seine et de très nombreuses délégations de divers groupements — Jeunesses Patriotes, ligues d'Action Française, des représentants de la plupart des Sociétés d'Anciens Combattants, notamment des Croix de Feu et de l'Union nationale — accompagnèrent les cercueils de MM. Georges Roubaudi, Raymond Rossignol et Jean Fabre. Le service funèbre de Georges Roubaudi, lieutenant d'artillerie de réserve, cité deux fois pour sa belle conduite au front, fut particulièrement émouvant. Après la cérémonie à Saint-Philippe-du-Roule et un discours prononcé par M. Deschaud, président de la chambre syndicale des tissus, le cortège, formé par des délégations précédées de leur drapeau, se rendit à la place de l'Etoile où une halte eut lieu, symboliquement, devant le tombeau du Soldat inconnu. Les obsèques de Raymond Rossignol, également lieutenant de réserve et décoré de la Croix de guerre, se sont déroulées à Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle où une allocution fut prononcée par M. Paul Reynaud, sur les marches

CGTU

SFIO

UNE JOURNÉE DE « GRÈVE GÉNÉRALE »

Tout en réclamant avec force « la fin de tous les scandales et l'arrestation de tous les forbans et de leurs complices, si hauts qu'ils soient placés », les milieux syndicalistes ont voulu voir dans les événements récents une conjuration dangereuse des « forces fascistes, des partisans des régimes déchus et des hitlériens de France » pour « substituer la dictature à la démocratie ». Aussi la Confédération générale du travail avait-elle décidé, en manière de protestation, qu'une grève générale de vingt-quatre heures aurait lieu le lundi 12 février. Les syndicats unitaires du parti communiste (C. G. T. U.) et le parti socialiste S. F. I. O. avaient adhéré au mouvement. L'arrêt du travail, sans être aussi complet que le souhaitaient les promoteurs, a néanmoins affecté assez gravement quelques services publics, surtout celui des P. T. T. La journée s'est toutefois déroulée dans le calme, du moins à Paris, où une imposante manifestation, réunissant à la fois des socialistes et des communistes sur le cours de Vincennes, n'a provoqué aucun incident. En banlieue, des échauffourées violentes se sont produites à Charville et à Boulogne. Leur bilan s'est traduit par quelques blessés et deux morts, mais, dans l'ensemble, l'ordre n'a nulle part été sérieusement troublé. En province, également, des manifestations ont eu lieu, notamment à Lyon, Marseille, Nantes, Dunkerque, Roubaix et Mulhouse.

POUR QUELLE PAIX ?

Muhammad Abû Ibrahim*

On nous avait promis le règlement du "problème palestinien" comme celui du "problème libanais" au lendemain de la guerre du Golfe. On ne pouvait plus prétendre ne pouvoir rien faire après le massacre en direct, la démonstration de force des alliés (du diable) après l'aveu de non-assistance à personnes opprimées. Dorénavant, nous disait-on, rien ne sera plus comme avant. Les plus optimistes des analystes ont été jusqu'à dessiner des cartes du monde revues et corrigées. Force est cependant de constater que la montagne a accouché d'une souris. Pouvait-il en être autrement ? A cette question l'on peut se contenter d'une réponse normande : peut être bien que oui; peut-être bien que non. Une telle réponse, si elle paraît à la mesure de la complexité des problèmes, n'est pas satisfaisante pour plusieurs raisons qu'il serait trop long de développer dans le cadre de notre sujet. Sans tomber dans le travers du charlatanisme, dans celui de ces prétentieux éditorialistes qui croient tout savoir et tout deviner, on peut tenter de donner une réponse à cette question. Les conditions dans lesquelles la conférence de Madrid a été organisée pouvaient laisser deviner les résultats d'une telle rencontre imposée. Malgré une mise en scène donnant l'impression que des efforts considérables ont été déployés par la diplomatie américaine pour obtenir des concessions de part et d'autre, force est de constater qu'on ne saurait imposer une paix juste et durable sans y mettre le prix. Soucieux de conserver son avance sur son rival dont elle a sous-estimé la gravité de sa décomposition, l'administration américaine a voulu creuser l'écart en remportant un franc succès diplomatique. Toutes les conditions paraissaient en effet réunies pour un tel succès. Forte du succès récolté par son armée d'intoxicants,

relayée comme il se devait par ceux qui ont fait de l'Amérique un modèle, l'administration Bush a imposé aux dirigeants des pays du front de se réunir au mois d'octobre, sous peine de représailles politico-financières. L'aide directe et indirecte, donc la survie de régimes corrompus, dépendait de l'ardeur des uns et des autres à la construction du plan dit de paix. Si tous les régimes ne dépendaient pas directement de l'aide financière américaine aucun d'entre eux ne se sentait à l'abri d'une agression à la Saddam. Dès lors, le temps pressait; l'important n'était pas le résultat, qu'ils devinaient peut-être, mais le geste symbolique et historique de voir, après des années de guerre, réunis les pays arabes de la région et les sionistes, autour d'une table de négociation. Les uns comme les autres ne pouvaient faire de "concessions" spectaculaires sans risquer de perdre le pouvoir qu'ils chérissent tous et plus que tout. Des "concessions" n'étaient pas nécessaires puisqu'il fallait seulement reconnaître le fait accompli à savoir l'annexion de la Palestine et son occupation par les sionistes. Si tel était le but de la rencontre, il a été pleinement atteint puisque la session plénière devrait être suivie de rencontres bilatérales et multilatérales, si on en croit les sources officielles. Si le but était par contre de redresser un tort ou de trouver une solution au problème de l'occupation de la Palestine, il semble bien que des zones d'ombres persistent.

En effet, comment parler de paix sans reconnaissance des torts et en imposant les représentants des palestiniens et en définissant le contour de leur discours? En posant comme condition l'exclusion de certains palestiniens considérés comme terroristes, Shamir et ses amis ont affirmé leur ferme résolution de ne pas céder. On peut tout leur reprocher sauf de ne pas savoir ce

qu'ils veulent et ne pas y mettre le prix. Pour eux la fin justifie les moyens. A-t-on déjà oublié que les mêmes affirmaient il y a peu que la Palestine était un désert, "une terre sans peuple, pour un peuple sans terre" ? Les massacres des années 1948 dans les villages palestiniens en utilisant des moyens aujourd'hui qualifiés par eux de terroristes sont-ils des inventions d'antisémites ? Du reste n'est considéré antisémites de nos jours que ceux qui se veulent anti-sionistes, cette philosophie raciste et xénophobe. Soit dit en passant, on veut réécrire l'histoire à tel point que l'ONU a été saisie pour étudier l'annulation de l'article qui assimile le sionisme au racisme. Cet ONU, considérée aujourd'hui comme la Référence, l'Infaillible, la Légitime, d'où tire-t-elle ses pouvoirs ? En pratique ses décisions ne sont appliquées que quand elles sont dictées et profitables aux membres du conseil de sécurité et aux Etats-Unis en particulier. Ne suffit-il pas comme preuve d'illégitimité qu'une poignée de nations et d'hommes veuille décider de l'avenir de l'humanité ? C'est cet ONU qui décida, sous la pression anglaise et américaine, de partager la Palestine en deux parties pour des raisons inavouées mais démontrables, documents à l'appui. C'est peut-être là qu'il faut rechercher l'origine de l'injustice : que des gens promettent et donnent à d'autres gens, le territoire d'un troisième groupe. Au nom de quels principes ? C'est cette même logique d'injustice et de courroie de transmission qui peut faire comprendre les feu-verts obtenus de l'ONU pour détruire l'Irak hier et le maintenir dans l'humiliation et le dénuement aujourd'hui, au mépris de tous les principes. La bombe, comme tout arme de destruction massive, n'est pas d'un intérêt pour l'humanité même pour des pays matériellement favorisés à plus forte raison l'Irak. Cependant on comprend difficilement pourquoi ceux qui interdisent aux autres de posséder la bombe, l'ont et pourquoi, encore une fois, il y a deux poids, deux mesures. Cette logique peut conduire très loin, à moins que Dieu n'en décide autrement. On peut deviner les agissements des possesseurs de la force militaire mais dépourvus de force morale. Ces gendarmes menacent la Libye aujourd'hui, dont le peuple n'a pas à souffrir encore davantage des folies de son dictateur.

Pour revenir au problème de la paix, les dirigeants des pays dits du front ayant prouvé leur

incapacité à combattre le mal qu'est l'injustice (puisque'ils en sont les auteurs là où il gouvernent), il ne faudrait toutefois pas se laisser entraîner vers les extrêmes. Tous ceux-là, qu'il s'agisse de la démission devant l'ampleur du problème, de fausses solutions consistant à proposer la reconnaissance d'un Etat Palestien dans les territoires dernièrement occupés afin de la gouverner, ou de tomber dans l'injustice en voulant redresser un tort (attentat aveugle et réactions irresponsables de ce genre touchant combattants et non combattants) doivent être condamnés. La justice exige de permettre à ceux qui ont été chassés de la terre qui les a vu naître, qui ont été dépossédés des terres sur lesquelles ils travaillaient et vivaient, de retourner en Palestine. Ce combat est un combat pour la justice et la durée d'une injustice ne saurait la justifier. Sur cette terre vivront tous ceux qui le désireraient, quelque soit leur origine, et leur religion car la terre, comme tout, appartient à Dieu. Pour parler de paix, il convient de réunir les conditions sine qua non à son établissement. Ce n'est ni la force matérielle, ni les idéologies nationaliste, raciste, patriotique ou celle basée sur des principes que l'homme s'imposerait, donc qu'il appliquerait quand cela l'arrangerait, qui pourraient apporter la paix dans la région et dans le monde. C'est la force morale ayant pour appui la foi en Dieu, l'Unique, en Sa Justice et au Jour du Jugement Dernier qui seule pourrait résister aux tentations nombreuses et variées et réussir le pari de témoigner pour la vérité et la justice en tout lieu et en tout temps. Ce qui amène à espérer d'un avenir meilleur c'est cette parole prophétique "la désobéissance à Dieu peut durer, mais pas l'injustice"

* Docteur Es Sciences.

Les LETTRES de PRAHECQ
 R.P. Georges Lusseau
 79230 PRAHECQ (France)

**TRADITION CANONIQUE DE L'EGLISE DES GAULES
 DU PREMIER MILLENAIRE.**

L'Europe de Charlemagne

"La civilisation mérovingienne est faite d'un mélange, parfois contradictoire, de traditions diverses qui voisinent ou s'entre-mêlent. L'héritage antique ne se dégrada que progressivement, tandis que les influences germaniques et chrétiennes constituaient autant de facteurs de renouvellement.

Malgré une décadence incontestable dans de nombreux domaines, la civilisation n'a pas connu une éclipse totale; mais la GAULE mérovingienne est devenue un monde profondément différent de l'ancienne GAULE romaine.

Cette nouvelle civilisation était d'ailleurs au VIII^e siècle en étroite liaison avec celle des îles britanniques et de l'ITALIE.

Le monarchisme irlandais, anglo-saxon et italien, la cour des rois lombards furent à la fin du VII^e siècle des foyers de vie intellectuelle. L'ITALIE du nord connut au VIII^e siècle un renouveau artistique, dont témoignent les fresques de CASTELSEPRIO, les fresques et les stucs de CIVIDALE, les plaques de chancel sculptées d'entrelacs, et qui révèlent de fortes influences orientales.

A la même époque, la sculpture irlandaise s'épanouissait, l'IRLANDE et l'ANGLETERRE comptaient parmi les principaux foyers d'enluminure. D'un bout à l'autre de la chrétienté occidentale, le goût de la calligraphie, qui s'était développé dans les "scriptoria" ecclésiastiques, multipliait les efforts et les expériences pour régulariser l'écriture.

Certes, par bien des aspects, cette nouvelle civilisation ne touchait que des milieux limités, essentiellement ecclésiastiques et auliques. Elle n'en a pas moins une grande importance, car elle préfigure ce qu'on a appelé la **Renaissance carolingienne.**"

Concile d'ATTIGNY de 765.

Au diocèse de REIMS, 27 évêques s'assemblent à ATTIGNY sur Aisne.

Canon unique:

"Quand un évêque meurt, chacun des autres évêques fera cent fois dire le psautier et célébrer cent messes par ses prêtres, chaque prêtre disant lui-même trente messes."

de 768 à 780

768 - Mort de **PEPIN LE BREF.**

Bâtard tardivement légitimé, son fils aîné **CHARLES (futur Charlemagne)** a 26 ans; il reçoit le royaume de NOYON. Né postérieurement au mariage avec **Bertrade**, **CARLOMAN** reçoit le royaume de SOISSONS. NOYON et LAON, royaume de **CHARLES**, forment la NEUSTRIE.

Meurt **PAUL I^o** de ROME. Le duc **Toto de Népi** met de force son propre frère **Constantin**, un laïque, sur le siège romain. Intervenant pour liquider l'intrus, **DIDIER roi de LOMBARDIE**, présente son propre candidat. **Philippe le diacre**. On réussit finalement à tenir une élection régulière : est élu **ETIENNE III**.

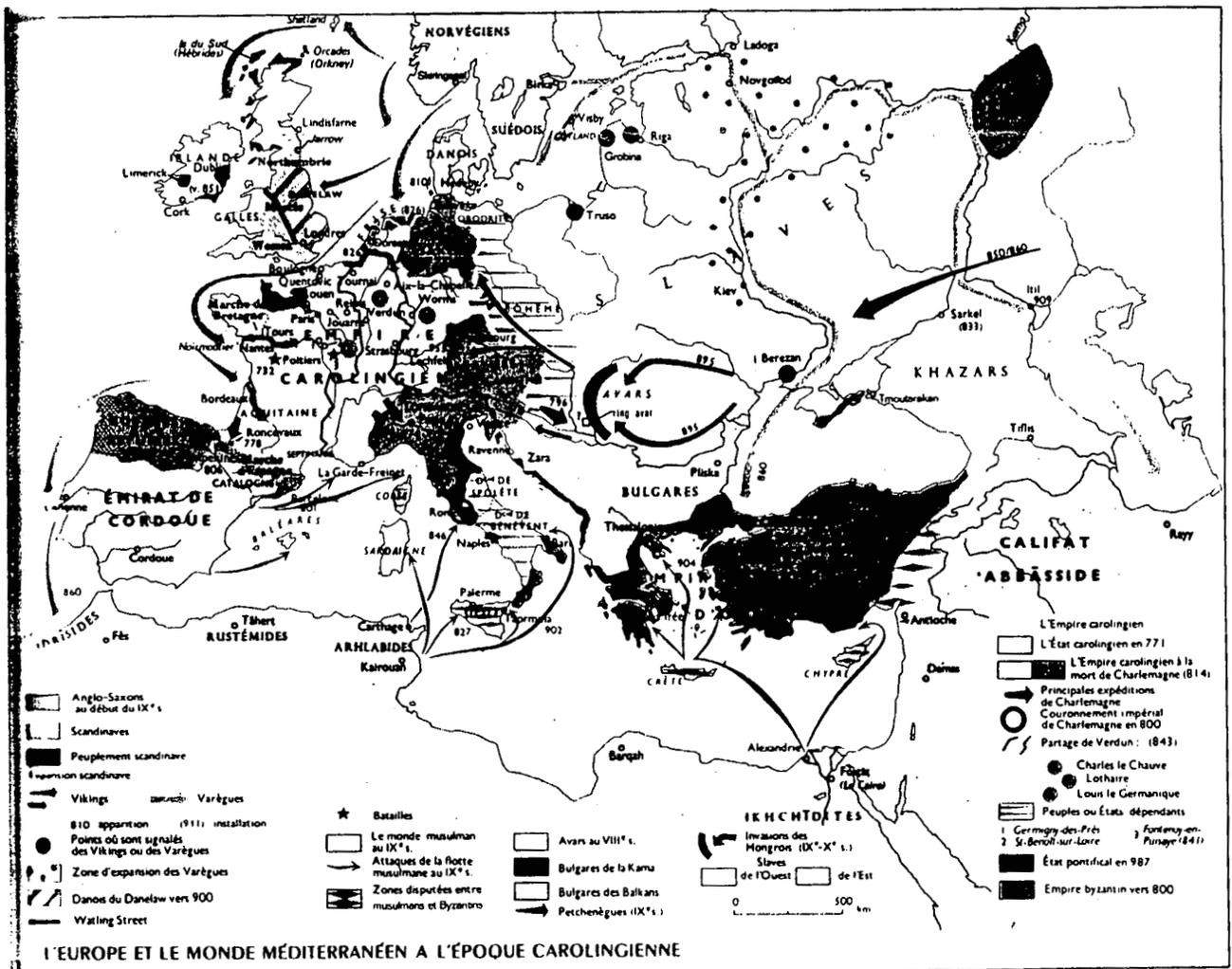
769

**Concile de LATRAN
en ITALIE**

En suite de incidents de 768, il est interdit à tout laïque de poser sa candidature au siège romain.

771-**CARLOMAN** meurt, sa veuve et ses orphelins se réfugient chez le roi lombard **Didier**. **CHARLES est seul roi des Francs**.

772-Premières campagnes de **CHARLES** en SAXE région germanique restée païenne.



Nouvel évêque de ROME jusqu'en 795, **HADRIEN I°** repousse les prétentions de la veuve de **Carloman** sur le trône de SOISSONS. Abandonnant alors la politique philolombarde de **Berthe** pour revenir à celle **PEPIN, CHARLES** répudie **Désirée**, sor. épouse lombarde. **HADRIEN I°** fait appel à lui contre **DIDIER**.

773- Protestant contre l'alliance de l'évêque romain avec le roi franc, **DIDIER** déclare la "Donation de **Constantin**" être un faux. En juillet, l'armée franque assiège PAVIE.

A ce moment, apparaît la numération arabe.

774- S'effondre la résistance lombarde: avec sa jeune épouse **Hildegarde, CHARLES** entre en juin à PAVIE. Il exile **DIDIER** et, le 16 juillet, prend lui-même la couronne de fer des rois lombards, avec le titre "par la grâce de Dieu, roi des Francs et des Lombards, et patrice des Romains". Dès lors, on l'appelle **CHARLEMAGNE**.

Mais refusant son autorité, les duchés de SPOLETE ET DE BENEVENT restent indépendants.

775- **HADRIEN I°** date un acte à la fois par les années de l'empereur d'ORIENT et celles du "patriciat" de **CHARLEMAGNE**.

BYZANCE< Meurt **CONSTANTIN V Copronyme**. L'empire est en pleine guerre civile et religieuse.

777- Appelé par les Arabes de BARCELONE contre l'émir de CORDOUE, **CHARLEMAGNE** franchit les PYRENEES et se lance à travers l'ARAGON, la NAVARRE et la CATALOGNE.

Chez les SLAVES - Le khan bulgare **TELERIC** reçoit le baptême.

778- **CHARLEMAGNE** apprend la révolte des païens saxons animée par **WIDUKIND**. C'est l'année de la tragédie de RONCEVAUX: des chrétiens basques agressent l'arrière-garde de l'armée commandée par **Roland**.

780- **CHARLEMAGNE** fait de son fils **Pépin** le roi d'ITALIE, et de son fils **Louis** le roi d'AQUITAINE.

En BRETAGNE: Publication du ménologe écrit par **Angus le Culdée**, simple frère meunier au monastère de TALLACH.

Concile de CHELCHYT de 785

781- En voyage à ROME, **CHARLEMAGNE** est ému par la simplicité de la liturgie latine: il charge le savant moine **Alcuin** de l'imposer dans ses royaumes.

Ancien élève des bénédictins, jusqu'alors dirigeant l'école d'YORK, **Alcuin** (735-804) est séduit par la liturgie gallicane, dont il conservera maints textes.

782- Journée de VERDUN : **CHARLEMAGNE** ordonne le massacre de 4.500 Saxons.

En ORIENT, convertis par les nestoriens, les Turcs installés au TURKESTAN demandent un métropolitain au patriarche de BAGDAD.

784- Nouvelle révolte des Saxons.

785- Vaincu, **WIDUKIND** le **Saxon** reçoit le baptême à ATTIGNY.
En ESPAGNE, on construit la grande mosquée de CORDOUE.

Concile de CHELCHYT en Bretagne (785)

ELFWADE, roi de NORTHUMBRIE, les légats d'**HADRIEN 1^o**, 6 évêques
1 député d'évêque absent, des abbés et des comtes.

Canon 1 : "Nous reconnaissons la foi de NICEE et la doctrine établie
dans les six conciles généraux>"

Canon 4 : "Clercs ou chanoines observeront les usages de l'Eglise romaine
dans leur manière de vivre et de s'habiller; et les moines,
ceux des moines orientaux. Afin qu'il y ait une distinction
entre eux et les chanoines."

Canon 19 : "On extirpera tous les restes des rites du paganisme."

Canon 20 : "S'il arrive que quelqu'un meure sans pénitence ou sans confes-
sion de ses péchés, on ne priera point pour lui."

Sous influence romaine - et par là augustinienne - les Eglises
de BRETAGNE insulaire s'éloignent d'un sentiment celtique fait de violence
et de tendresse : L'affectivité chrétienne se dessèche.

786- Descendant encore en ITALIE pour réduire le duc de **BENEVENT**,
CHARLEMAGNE fête Noël à FLORENCE et visite l'ITALIE.

Concile de NICEE (787)

Le courant byzantino-slave, chalcédonien
tient pour le septième Concile Oécuménique

"Il proclame le culte des Icônes."

788- **TASSILLON**, duc de BAVIERE, est déposé et enfermé dans un monastère.

789- L'Admonestation générale de **CHARLEMAGNE** expose les données sur
lesquelles doit reposer une société chrétienne.

794- Dans le contexte d'un nouveau soulèvement des païens saxons, AIX-LA-
CHAPELLE devient la capitale du royaume: l'Ecole Palatine en fait
le centre de la Renaissance intellectuelle.

Concile de FRANCFORT (794)

Premier concile du naufrage de l'Orthodoxie en Occident.

Entourent **CHARLEMAGNE**, 300 évêques de GAULE, ITALIE, GERMANIE et
ANGLETERRE. Y participe **Alcuin**. Condamnation de l'hérésie adoptianiste
d'**Elipand de Tolède & de Félix d'Urgel**.

Canon 2 : "Refus du concile de Nicée de 787.

Canon 33 : "On enseignera la foi de l'Eglise catholique touchant la Sainte Trinité ,de même que l'oraison dominicale et le Symbole."

Mais les Pères ne laissent pas passer cette hérésie: ROME y résistera avec fermeté. "Filioque" n'entrera dans le symbole des GAULES qu'au concile d'ARLES de 813.

795- A **HADRIEN 1°** de ROME succède **LEON III**

796- La BAVIERE annexée,**CHARLEMAGNE** écrase les **Avars** dans la plaine danubienne. Jusqu'en 803, construction de la chapelle palatine d'AIX. Soulèvement des paysans saxons.

797- BYZANCE. **CONSTANTIN VI** détrôné par sa mère **IRENE** .Devant payer tribut à **HAROUN-al-RACHID**, elle se désole de ne pouvoir éviter le rétablissement de l'empire d'OCCIDENT.

798- BYZANCE- Saint **Théodore Studite** devient l'higoumène du monastère du STAUDION.

A la suite du soulèvement saxon: **CHARLEMAGNE** établit un régime moins dur pour la SAXE.

799- Dénouement du soulèvement saxon: un grand nombre sera déporté en GAULE; des Francs s'installent en SAXE. **CHARLEMAGNE** annexe les BALEARES.

Maintenant abbé de SAINT-MARTIN de TOURS, **ALCUIN** propose qu'on reconstruise l'EMPIRE ROMAIN d'OCCIDENT en faveur d'un Germain. Hésitation des évêques et abbés: le nouvel empereur sera-t-il un Franc ou un Lombard ?

Or, pendant la procession du 25 avril 799, **LEON III** de ROME est roué de coups et dépouillé de ses ornements pontificaux. En l'accusant de vices et crimes divers, on l'emprisonne dans un couvent. Il s'en évade, gagne SPOLETE puis arrivé à PADERBORA ,supplie **CHARLEMAGNE** de le rétablir. Pendant l'automne, il revient à ROME. **CHARLEMAGNE** annonce qu'il s'y rendra lui-même pour enquêter sur les délits supposés de l'évêque romain et prononcer le jugement définitif.

Concile d'AIX-la-CHAPELLE (799)

Dispute entre l'hérétique **Félix d'Urgel** et **ALCUIN**. Les doctrines de **Félix** sont proches de celles de **Nestorius** et **Arius**: Jésus Christ ne serait qu'un homme. Déposé de l'épiscopat, il reconnaît humblement ses erreurs et signe "Félix, autrefois évêque quoiqu'indigne".

A cette époque ,**ALCUIN** incarne la conscience orthodoxe: résistant habilement à **CHARLEMAGNE** qui entreprend l'unification liturgique sur le seul modèle des usages romains, il sauvera de précieux textes de la première tradition gallicane (rite des GAULES selon saint **Germain de Paris**)>

800- Jour de Noël il est couronné Empereur.

813- **CHARLEMAGNE** fait couronner son fils **Louis le Pieux**

814- Mort de **CHARLEMAGNE**.

Il eut le rare privilège de commencer une seconde vie dès qu'il eut cessé d'être. Non seulement ses peuples le pleurèrent, mais il entra de plain-pied dans la légende. Sa disparition entraîna tant de malheurs que son règne apparut comme un âge d'or, en dépit de ses inachèvements.

FRANCE - ALLEMAGNE

Deux conceptions de la société

Dans toutes les sociétés, la communauté organique, que **DUMONT**, (nomme le "holisme", du grec holos, le **Tout**,) subordonnant l'individu au groupe est le système d'organisation originel. Les sociétés modernes sont un compromis entre cette forme d'organisation et d'individualisme, devenu, depuis les Lumières, le système dominant. Nos cultures sont incohérentes et ce déséquilibre explique en partie les dérapages totalitaires, contre lesquels nous sommes loin d'être immunisés.

Parmi ces diverses possibilités, deux formules antagoniques dominent l'histoire de l'EUROPE : le modèle allemand d'un côté, le modèle français de l'autre.

L'Allemand tonne: "je suis Allemand (c'est à dire un membre d'une communauté holiste) et je suis un homme (c'est à dire un individu universaliste) grâce à ma qualité d'Allemand". C'est la théorie ethnique de la nation". D'où l'appartenance communautaire collective ; d'où l'opposition entre la Kultur (le communautaire, le propre) et la civilisation (le transmissible, l'universel). D'où l'importance de la notion d'éducation, au sens d'apprentissage - d'où le pangermanisme.

Le Français oppose par la bouche de **MONTESQUIEU**, une conception élective : " Je suis homme par nature et français par accident". L'essentiel est l'appartenance politique: c'est une banalité de dire que la FRANCE est le pays des droits de l'homme. Mais il faut bien voir que cette idéologie a déterminé à la fois le système éducatif (dominé par les immortels principes et négligeant l'apprentissage), la conception de la nation (peu sensible aux critères de la langue et des frontières), la confusion entre culture et civilisation.

En dépit de ses structures idéologiques, l'Allemand a aujourd'hui sur le Français l'avantage de ne pas percevoir de contradictions entre la mise en place d'une civilisation matérielle universelle et l'approfondissement de sa culture nationale.

A lire : "L'idéologie allemande. France - Allemagne et retour ("Homo-aequalis", II) de Louis DUMONT (Gallimard, 320 p.)

L'okhrana ne dort pas

La firme qui fonctionne sous l'égide du Ministère de l'Intérieur de RUSSIE et qui a pour mission de veiller à la sécurité des personnes et de leurs biens moyennant paiement porte le nom évocateur d' **OKHRANA** ; c'est celui que portait la police politique du tsar.

Cette firme compte à ce jour 560 000 employés qui ont la charge de veiller sur 850 000 entreprises et 300 000 appartements. L' **OKHRANA** veille également sur les entreprises étrangères et les biens étrangers qui en manifestent le désir (sur le territoire de la Russie...) En 1990 , 15 000 arrestations d'individus qui tentaient de commettre des vols.



CERCLE CULTUREL PROMÉTHÉE

Boite Postale N°- 1 - 63306 THIERS CEDEX.

Chers amis,

Originaires ou vivants dans le MASSIF CENTRAL, les cimes, du SANCY au PUY DE DÔME, nous sont à tous, familières

La montagne est la jeunesse du monde. Avant les hommes, les Dieux y ont établi leur empire, symbolisant la crainte religieuse et l'adoration sacrée qu'inspiraient ces hauts lieux de la terre. Ainsi, les mythologies ont-elles traduit les premiers rapports des hommes et de la montagne, les sentiments que les peuples primitifs éprouvaient devant elle.

Certes, la mer, les fleuves, les sources, les forêts, le feu, la terre nourricière ont été davantage personnifiés ou divinisés : ces puissances naturelles avaient plus d'influence sur les conditions économiques d'où dépendait la Vie humaine, tandis que la montagne étendait des territoires inhospitaliers et incultes.

Les Dieux grecs étaient des familiers des montagnes. Les légendes racontent la naissance de **ZEUS**, en CRETE, dans les forêts du mont AEGEE. Nourri par la chèvre **Analthée**, il est élevé sur le mont IDA. Plus tard, maître des Dieux, on sait que l'**Olympe** aux crêtes nues devint son lieu de séjour. Là, s'il doit assurer son empire contre l'assaut des êtres monstrueux, c'est à coups de montagnes qu'il se bat : le tonnerre, les blocs de rochers lui servent d'armes contre les **Titans**. Les **Géants** se saisissent des sommets environnants. L'ATHOS, le RHODOPE - pour l'attaquer, ou entassent PELION sur OSSA pour atteindre à son altitude. Sous l'ETNA règne **Ephaistos**, chargé de surveiller **Typhoeus**, prisonnier dans les entrailles du volcan et qui parfois se retourne et fait trembler la terre.

Ces mythes montagnards illustrent la lutte de l'intelligence, représentée par les Dieux, contre les forces élémentaires de la nature, le triomphe de l'ordre et de l'esprit sur leur violence, leur chaos et leurs maléfices.

D'autres montagnes servent de décor aux légendes grecques. Dans un climat plus riant, le **Parnasse** est le séjour d'**Apollon et des Muses**, après l'avoir été, selon une tradition plus ancienne, de **Dionysos et des Ménades**. C'est dans le fond des vallées sauvages, dans les antres les plus secrets, que se cache **Borée**, le Dieu des Vents du Nord.

Dans la mythologie scandinave reparait le thème - qui était déjà celui de **Persée et d'Andromède** - du héros délivrant une victime captive, **Brunhild, la Valkyrie** qui a encouru la colère du Dieu **Odin**, a été plongée dans un sommeil magique et enfermée dans une demeure entourée de flammes dont **Sigurd** vient la libérer. La légende germanique, transposant le récit nordique, place le cercle de flammes au FELDBERG, dans le massif du TAUNUS.

Les massifs montagneux sont des repaires de dragons ou de géants, parfois pétrifiés en rochers; certains noms de chaînes (DRACHENFELS) en ont gardé la trace. Pour défaire **Géryon, Héraclès** aborde les hauts sommets inexplorés des ALPES.

Mais les montagnes ont pris aussi, dans ces premiers poèmes de l'humanité, un autre aspect : séjour des Dieux, elles sont l'escalier naturel par lequel leur ciel communique avec la terre. Elles sont aussi, pour les peuples habitant les vallées ou des plaines bordées de crêtes, les portes du Soleil dans sa course quotidienne. Ainsi **Shamish**, le Dieu assyro-babylonien, gravit chaque matin la montagne de l'Est et surgit d'une caverne, à son flanc, à l'aurore; il rentre chaque soir dans la terre par une autre grotte sur la montagne de l'Ouest.

Aux INDES, la montagne sert d'instrument dans une des légendes les plus populaires et les plus étranges. Avec un serpent comme corde, enroulé autour du pic MANDARA, Dieux et démons, alliés, font tourner la montagne pour baratter la mer et en tirer la liqueur d'immortalité. Installé au sommet, **Vichnou** surveille l'opération.

De tout temps, dans de nombreuses contrées, des hommes sont allés se recueillir et prier dans la montagne, à la recherche de la Voie, dans la solitude et le silence. Particulièrement en ORIENT, ce thème est l'objet de multiples récits. Ainsi une fille de l'**Himalaya, Pârvatî**, devient l'épouse de **Civa**; sous la forme d'**Oumâ**, elle gagne les cimes et y pratique l'ascétisme le plus rigoureux pour mériter les bonnes grâces de Seigneur.

Cette idée de sagesse et de salut dans la montagne se retrouve dans presque toutes les mythologies. L'un des paradis des anciens Chinois est le mont K'OUEN-LOUEN, là où vont les âmes des Justes qui n'ont pas à recommencer une autre existence. Siègè des immortels, cet Olympe chinois est situé sur une cime fabuleuse.

Mais c'est au JAPON que la montagne joue le plus grand rôle dans le carrousel des Dieux. Les Japonais, qui personnifiaient tous les éléments naturels, n'avaient pas seulement un Dieu principal, mais aussi ceux: des hautes pentes, des pentes du bas, du pied et même des pentes abruptes. Parmi les montagnes sacrées, la plus célèbre est le FUJI-YAMA, que les fidèles gravissent

pour y adorer le soleil levant. Les Dieux japonais hantent bien d'autres lieux élevés.

Au MEXIQUE, les **Aztèques** révéraient **Thaloc**, Dieu des montagnes, de la pluie et des sources, qui habite la crête des hautes chaînes avec les déesses des céréales, en particulier du maïs. Au PEROU, un mythe montagnard raconte la fondation de CUZCO.

Dans l'Ancien Testament, c'est l'**Arche de Noé** qui aborde au mont ARARAT, dont le sommet émerge seul de la terre noyée sous le Déluge ; sur cette montagne renaît la vie, à partir des échantillons de l'humanité et des animaux que Dieu a épargnés pour en repeupler un monde présumé plus juste.

C'est sur ce SINAÏ que Dieu est descendu pour faire éclater sa gloire et y appella **Moïse** pour dicter la Loi. Dans les Evangiles, c'est en redescendant des hautes lieux où il est allé méditer et prier que **Jésus** prêche à ses disciples le Sermon sur la Montagne.

Sur ces lieux sacrés - que le cadre restreint de notre LETTRE ne nous permet malheureusement pas de survoler plus complètement - les hommes ont bâti des chapelles, des monastères, des sanctuaires païens; ils les ont marqués du signe de leur foi. Pour vous, cher amis PROMETHEENS, nous nous bornerons à retenir le temple au **Mercure gaulois** élevé vers l'an 200 au sommet du PUY DE DOME.

Vous pourrez compléter cette esquisse d'une Mythologie de la montagne en vous procurant (aux Ed. Pardès-B. PN°47-45390 Puiseaux) Méditations du haut des cimes de **J. Evola**, la première partie (Doctrine) est magistrale. Elle comporte : "Montagne et spiritualité - Notes sur la "divinité" de la montagne - Spiritualité Un mystique des sommets tibétains - La Race et la Montagne - Le Sport et la contemplation - L'ascension et la descente.

Bonnes lectures à tous.

6 février 1992

feu André GARNIER.

Madame de CHAMBRUN, née **Josée LAVAL**

est décédée, le 9 janvier 1992 à l'âge de 80 ans.

"fille de Pierre LAVAL, Josée de CHAMBRUN avait hérité de son père un goût immodéré pour L'Auvergne, son eau de CHATELDON"
Que le Comte René de CHAMBRUN soit assuré de nos sincères condoléances.

6 février 1934

LES COLÈRES DE PARIS

Lorsque paraîtra ce numéro, dix jours se seront écoulés depuis cette soirée où Paris, à demi soulevé, fit entendre sa grande voix irritée et blessée, dix jours depuis cette nuit du 6 au 7 février où, de quart d'heure en quart d'heure, rédacteurs, dessinateurs, photographes ralliaient nos bureaux, apportant leurs notes, leurs croquis, leurs clichés, puis repartaient en hâte. Les pages improvisées de la sorte ont pu, dès vendredi dernier, donner à nos lecteurs une première impression, évidemment insuffisante, de ce tragique événement. Car il marquera dans l'histoire de la capitale. Et c'est la raison même pour laquelle nous croyons devoir y revenir avec des notes complémentaires de collaborateurs qui apportent encore ici leurs témoignages directs ; avec, aussi, des dessins nouveaux et d'autres photographies. Certains de ces documents ont un caractère poignant. Et c'est précisément pour quoi il est nécessaire qu'ils restent dans ces archives que les numéros de L'Illustration composent de semaine en semaine pour les années futures.

Mais que tous ceux de nos abonnés ou lecteurs qui ne sont pas de Paris le comprennent bien : ces scènes de brusque bataille du 6 ont éclaté et se sont développées sur une partie nettement circonscrite de la vaste cité : la Concorde, le quai des Tuileries et le Cours-la-Reine, la partie boisée des Champs-Élysées ; les dévastations du 7 ont porté sur quelques points du triangle délimité par la Madeleine, le Printemps et l'Opéra ; les violentes échauffourées du 9 se sont déroulées dans les parages belleillois. Et, parfaitement intacte hors de ces quartiers, toute l'immense capitale était vibrante et palpitante, certes, et aux écoutes de tant de justes clameurs indignées, mais aussi, dans son ensemble, pleine de calme résolution et de sang-froid et, dès le lendemain matin, laborieuse.

CÉCITÉ DES GOUVERNEMENTS

Si l'on cherche à rapprocher la tragédie du 6 février des analogies de l'histoire, on y retrouve cette incompréhension fatale du sentiment public — sans cesse en évolution sous le choc des faits et des crises — par les pouvoirs assurés d'une majorité parlementaire. Officiellement, constitutionnellement, les élus représentent, jusqu'à la fin de la législature, l'opinion qui a conclu les élections. Mais, dans la réalité, les choses se passent d'autre manière. L'esprit du nombre n'attend pas toujours quatre ans sa transformation et le changement se fait parfois vertigineux. Qu'on se rappelle la révolution du 4 septembre, moins de quatre mois après l'immense approbation plébiscitaire (près de 8 millions de « oui » contre 1.600.000 « non ») de la politique impériale. Il y avait eu, en la circonstance, la fatalité d'une guerre. Il y a, de nos jours, la fatalité d'une crise qui, dans les régions du pouvoir, ne peut souffrir l'impuissance ni l'incapacité.

Les insuffisances parlementaires du 6 février 1934 répètent les erreurs des princes dans les révoltes du dernier siècle. Charles X et ses ministres de 1830 se croyaient tellement sûrs de l'opinion en son ensemble que Paris, quand éclata la révolution contre les ordonnances et le régime, se trouvait démuné de forces répressives. Polignac, lorsqu'on lui parlait des perturbations naissantes dans l'Etat, répondait : « Ce ne sera rien. » Ajoutons que le désarroi de la répression s'aggrava d'une insulte à la population parisienne. Ne la faisait-on point canonner par Marmont, le défectionnaire de 1814 ?

Egalement, Louis-Philippe, en 1848, confiant dans la forte majorité conservatrice de la Chambre, avait refusé d'entendre les avertissements. « Les journaux, disait-il, je ne les lis point. — Mais, lui répondait-on, vos sujets les lisent. — Ils s'useront contre le bon sens national. » « Le pays jugera », disent de même les majorités trop sûres de leur autorité ou de leur vérité. En 1848, la menaçante « campagne des banquets » ne prenait pas, aux yeux du roi, plus de gravité que les dirigeants d'hier ne voulurent accorder d'importance aux démonstrations des anciens combattants, des contribuables, qui sont pourtant tout le monde, et des

organisations économiques. L'erreur psychologique des pouvoirs est de tout décider sur le chiffre parlementaire, que l'on croit représenter une fois pour toutes et sans nulle autre considération, d'une législature à l'autre, une opinion constamment influencée, pourtant, par les faits intérieurs ou extérieurs comme par la désaffection des person- nages.

La colère parisienne est plus prompte et plus décisive que la colère nationale. En 1934, dans la répétition de la crise de 1926, la passion politique s'est aggravée d'une attitude arrogante envers la capitale. S'il y a eu complot, comme l'ont d'abord prétendu des gens de parti, le complot fut vraiment général, car presque tout Paris, le 6 février au soir, s'est trouvé dans la rue : gens d'ordinaire paisibles, femmes, boutiquiers, employés, intellectuels, en somme la plus diverse des foules, mais une foule saisie par la fièvre de l'heure et tout de suite sympathisante aux protestations, non point seulement contre les grands abus, mais contre les graves maladresses.

La foule de Paris est aussi facilement amoureuse que promptement adverse. Le boulangisme fut une illusion d'amour, d'amour inconsidéré, certes, mais que l'on dressait contre l'impopularité parlementaire d'alors. Dans le mouvement du 6 février, il n'y a eu d'amour pour personne. Si l'on a, ici ou là, acclamé M. Chiappe, le mouvement avait d'autres raisons et une autre ampleur que les réactions de l'esprit public contre l'opération injustifiable qui, en des jours d'inquiétude et de fièvre, avait décapité l'administration de la ville. Rappelons simplement ceci : deux admirables serviteurs de l'ordre, M. Lépine, jadis, et, de nos jours, M. Chiappe ont, dans ce Paris gouailleur et si facilement frondeur, fait le miracle de rendre populaire la police. L'un et l'autre préfet eurent l'intelligence, veloutée de tact, d'éduquer le gardien de la paix. Ils lui ont donné l'aspect et la réalité d'un solide brave homme, conciliant dans sa fermeté, providence de chacun dans les carrefours, serviable à tous. Pourquoi fallut-il que du bâton blanc, pacifique symbole, une mauvaise politique ait fait une matraque ? Paris n'accepte guère cette façon de « restaurer l'autorité », ni de voir traiter l'ensemble de sa population comme une faction et, voire, comme une horde de pillards — ces pillards qui sont venus ensuite, à leur moment, comme ils arrivent toujours pour tirer leur profit de toutes les révoltes. L'odeur du sang attire les fauves.

Car de cette « journée », de cette « nuit », où la folie meurtrière tourbillonna sur la place de la Concorde, qui risque d'y perdre son nom, il est resté des cadavres. Tragique rançon d'une inexpérience forcenée de ministres faisant agir un commandement désaxé.

LA SOIRÉE ET LA NUIT DU 6

Longtemps, la vision nous restera de cette nuit de guerre civile, balayée de colères, assourdissante de clameurs où des multitudes se précipitaient, par les deux rives, vers le même point de Paris. Champ de bataille fait de la plus vaste place de la capitale, d'un pont, d'un quai, de trois ou quatre avenues, et qu'éclaire, en son centre, la torche d'une voiture incendiée. Cent mille Parisiens sans armes contre vingt mille gardes ou policiers armés. Des lignes de défense prises, abandonnées, reprises. Flux et reflux, attaques et contre-attaques, signaux, fusées, coups de clairon, positions emportées, bataillons de la préfecture fonçant dans les masses hurlantes, corps-à-corps, soldats qui tirent, anciens soldats qui tombent, gardes démontés et traînés, violence des cris, plaintes d'agonie, groupes sinuant vers les postes de secours qu'on improvise, des blessés, d'innombrables blessés, des morts.

Dans cette partie de la foule qui restait à l'écart du combat, le passage, à chaque instant, des voitures d'ambulance faisait de l'émotion contagieuse une réaction agissante. C'est là que l'on a pu sentir, en ses retournements brusques, l'âme sensible de la ville. Les curieux, dont on a fait des sympathisants et des participants, n'étaient point des gens d'action directe, ni de ceux qui incendient les autobus, déracinent les arbres, jettent des blocs de fonte au visage des gardes, coupent les jarrets des chevaux ou tentent d'incendier les ministères. Paris tient à sa décoration comme à ses monuments. Mais cette ville de sourire et de bravoure, d'humour et d'amour déteste que l'on verse le sang sur ses pavés : « Comment ont-ils pu faire cela ? » avons-nous entendu dire dans tous les groupes dressés de colère en entendant le bruit des tirs abominables. Et l'on se découvrait, avec des menaces, devant les voitures à croix rouge qui se suivaient.

Les nouvelles venues de la Chambre, que l'on préservait au prix de tant de sang versé de part et d'autre, exaspéraient autant que la bataille. Là-bas aussi on se battait, mais avec des mots et des injures de partis, sans comprendre le drame. De la droite à la gauche se croisaient les accusations de fascisme. Et les députés votaient et revotaient tandis que, tout autour, des Français s'entre-tuaient.

Depuis soixante-trois ans, Paris n'avait rien vu de semblable. Qu'on se rappelle le mouvement immense du boulangisme, la foule chantant, clamant, acclamant et noyant à peu près dans ses remous la police, le service d'ordre débordé, mais, en aucun instant, aliéné ; le sang-froid, la bonne grâce demeurant l'atout suprême des gardiens du régime. 500.000 Parisiens dans la rue. Pas un coup de feu. Pas la moindre victime. Et, depuis lors, combien de fois l'on vit des manifestations pari-

siennes céder à un propos cordial, à un mot de raison. Oh ! sans doute, les descentes dans la rue, ces derniers temps, s'étaient irritées jusqu'au point de fureur. Mais enfin, tout de même, malgré les horions échangés et les grilles arrachées, l'ordre se rétablissait sans catastrophes. Il a fallu, pour provoquer le drame, l'éloignement des hommes de la fonction, la peur du parlement et l'affolement du pouvoir. Un préfet d'expérience n'eût pas fait matraquer et fusiller un cortège d'anciens soldats qui, en bon ordre, en stricte discipline, bras dessus, bras dessous, chantaient *la Marseillaise* et *la Madelon*. En ces heures affreuses, ni l'élégance d'abord, ni l'autorité morale ensuite, ni, finalement, la force n'ont été du côté du gouvernement, dont le chef, après les méditations d'une nuit d'insomnie, paraît avoir été saisi d'horreur par la catastrophe, venue de lui, de son ministre de l'Intérieur et de leurs exécutants. — ALBÉRIC CAHUET.

LA JOURNÉE ET LA SOIRÉE DU 7

... Hier 6 février, l'émeute tenait la rue ; aujourd'hui, 7 février, la révolution — du moins son entité — obsède tous les esprits.

On a placardé dans la nuit un arrêté du préfet de police interdisant tout rassemblement. Dès le matin, cet arrêté demeure lettre morte.

En fait, des groupes de vingt, trente, quarante passants se forment partout : à la Concorde, rue Royale, sur les boulevards. Foule nerveuse, foule qui attend une démission qui ne vient pas et qu'elle exigera ce soir si elle n'a pas été donnée.

A 14 h. 30, dans et devant le palais de justice, on manifeste. Trois cents avocats en robe massés sur les marches du grand escalier chantent *la Marseillaise*. En dehors des grilles, cinq cents curieux attroupés les applaudissent au vu et au su d'une police débonnaire.

A la Bourse, même spectacle. On vient d'apprendre la démission officielle du ministère. Si nous étions encore au temps des lampions, ce soir on illuminerait dans la rue.

Celle-ci, qui ne sait pas encore la nouvelle, demeure inquiète. Rue Drouot, un groupe d'agents coiffés de casques sont pris pour des gardes mobiles : les passants s'ameutent et assiègent le poste de police.

De la Madeleine à l'Opéra et de l'Opéra au boulevard de Sébastopol, des manifestations spontanées fusent soudain en cris, en chants, en apostrophes. Paris a ses nerfs. La démission du cabinet bientôt connue — mille feuilles toutes fraîches d'encre palpitant au bout des bras —

amène une sensible accalmie. Cependant, entre 16 et 17 heures, de violents assauts viendront se briser au pont de la Concorde contre les forces de police et de gardes montés. Mais déjà beaucoup d'éléments troubles se mêlent aux manifestants de la veille. Des faces patibulaires errent çà et là. Et toujours cette angoisse qui pèse malgré tout, cet inconnu dont est gros tout mouvement populaire.

Pour bien comprendre un événement, il faut en voir les deux faces. Le privilège du journaliste est de pouvoir enquêter de part et d'autre de la barricade.

Ce qu'il trouve assez rapidement du côté de la répression, c'est la lassitude. Les gardiens de la paix, disciplinés mais Parisiens, donnent sans joie contre la foule parisienne. On les encadre, comme si l'on se méfiait, d'effectifs très lourds de gardes mobiles. On les a privés de leur chef, et ils ressentent très vivement cette sanction.

La foule, elle, a très bien compris cet état d'âme et elle en joue. Hier et aujourd'hui, elle avance en acclamant l'ancien préfet de police. Elle tente de faire passer les gardiens de l'ordre de son côté. Ceux-ci sont troublés. Ils se sentent dominés. « Que pouvons-nous faire, nous sommes à peine 12.000 contre plus de 100.000. » La nuit fut écrasante, la journée, lassante ; et voici, vers le soir, une des scènes auxquelles j'assiste.

La rue Royale, le 7 février, entre 18 et 19 heures. Magasins fermés, portes barrées, chaussée vide, pas une voiture, pas un autobus. Un barrage à l'entrée de la Concorde ; un cordon d'agents vers le milieu de la rue. Au delà, la foule de la sortie des magasins et des bureaux qui s'entasse jusqu'au péristyle de la Madeleine dont l'escalier grouille, amphithéâtre vivant. La foule veut passer ; mais elle veut le faire gentiment, sans heurt, sans violence. Elle parlemente avec les gardiens, les amadou, plaisante, se fait câline et gavroche. Puis, elle exige que ceux-ci abandonnent le casque dont on les a munis depuis quelques heures. Des gardiens obéissent. Des femmes se poussent au premier rang et les taquinent, les exhortent, les engagent à céder. Bientôt le barrage s'ouvre.

En 1830, en 1848, le peuple criait : « Vive la ligne ! » Et au bout de trois jours, écrasés de fatigue, mal ravitaillés, se battant avec tristesse, désarmés, les régiments passaient de l'autre côté de la barricade, légalisant soudain la révolution.

L'histoire se renouvelle...

La violence, malheureusement, engendre la violence et le trouble fait surgir des faces de stupre et de crime. Soulevez une pierre au bord du chemin et vous verrez grouiller au-dessous mille cloportes. Soulevez un pavé de la ville pour dresser une barricade et il sortira du sol des larves.

Une chose étonne et confond : la jeunesse de ces troupes du vol et de l'incendie. Le plus âgé de ces

combattants du ruisseau n'a pas vingt ans et quelques-uns passent à peine la quinzième année. Corps dégingandés, démarche souple et traînante, yeux de loup dans des faces de craie sous la casquette. Dès le premier soir il y en avait deux cents près de la terrasse des Tuileries. Ils soulevaient des pierres, traînaient des planches, allumaient des incendies. D'autres, postés sur la terrasse, leur passaient des bouteilles d'essence. Ce sont eux qui ont essayé d'incendier le ministère de la Marine et qui ont flambé, en deux jours, quelques autobus.

Ce sont eux aussi qui, dès l'après-midi du mercredi, surgissant dans les quartiers du centre, ont, la nuit venue, arraché les bornes lumineuses, détruit des lampadaires, brûlé des kiosques, brisé des vitrines et pillé des magasins. Ces gens-là, qui ne peuvent se réclamer d'aucun parti, demeurent la honte de ces journées.

Il y a aussi les communistes, parmi lesquels se trouvent égarés parfois des esprits généreux, mais qui, dès le vendredi soir, se livrèrent à de regrettables violences. Ceux-ci demeurent un danger. Comment y parer ? Il suffit, pour le prévoir, d'écouter, dans la rue ou dans les cafés, les conversations générales. Les gens d'ordre, les anciens combattants, notamment, sont décidés à réagir avec vigueur.

Le défilé de l'Union Nationale des Combattants a, par sa dignité, rallié tous les esprits et tous les cœurs. L'action des Croix de Feu fut non moins disciplinée et forte. Le 5, ces derniers pouvaient s'emparer sans coup férir du ministère de l'Intérieur : ils ne l'ont pas voulu. Le 6, à l'heure où l'on se battait sur la Concorde, 6.000 des leurs, arrivant par les rues de Bourgogne et Saint-Dominique, s'arrêtaient, sur l'ordre de leurs chefs, à quelques mètres de la place du Palais-Bourbon. Bel exemple de discipline. — P.-E. CADILHAC.

LE PASSAGE DES DRAPEAUX

C'est une curieuse ascension. A la lueur d'une lampe électrique, on gravit les degrés interminables d'un escalier en colimaçon et, soudain, une sorte de vent marin vous frappe au visage : ce lanternon qui couronne la coupole du Petit Palais, n'est-ce pas plutôt, ce soir, la hune d'un mât, d'où l'on découvre à l'infini l'immense houle humaine ?

Il suffit de faire le tour de ce merveilleux poste d'observation pour embrasser d'un long regard enivré l'un des plus beaux paysages nocturnes qui soient au monde. Ici, au delà de l'Elysée, tapi dans l'ombre de ses jardins, au delà de l'Opéra, que signale un halo de clarté mauve, et

de tel grand cinéma, à l'enseigne de pourpre incandescent, cette étoile au-dessus de la ville, c'est le Sacré-Cœur.

Là, cette cuve en fusion, la place de la Concorde, redevenue pour une nuit place de la Révolution, bouillonne de mille clameurs, de mille passions, au pied de cette terrasse des Tuileries, témoin de tant de drames sanglants. Quel gigantesque aspirateur a fait le vide le long du quai, miroitant à la lueur des réverbères comme un canal d'eau morte ? Une barricade de flammes garde le pont de la Concorde, au bout duquel se terre, dans un manteau d'ombre angoissée, le triangle de la Chambre des députés.

La lumière ne reparait que sur la façade du ministère des Affaires étrangères, mais elle est blafarde, comme pour une agonie.

Après, par delà l'esplanade ténébreuse, par delà la courbe du fleuve assombri, parmi le scintillement des demeures du Champ-de-Mars, on ne voit plus, en plein ciel, qu'une horloge de feu qui marque des heures fatidiques.

A nos pieds, le Grand Palais, avec son pavois de lumière et à son fronton cette annonce lumineuse, d'une candeur désarmante : *XI^e Salon des arts ménagers.*

Brusquement, un lourd silence se fait. Un chant s'élève, poussé par vingt mille poitrines. Entre la statue du Tigre et le haut-relief de Rude qui, au sommet de l'allée triomphale, garde le Soldat inconnu, la *Marseillaise* couvre ses ailes de victoire.

Au Cours-la-Reine, où ils sont massés, les vétérans de l'Union Nationale des Combattants, gueules cassées et grands blessés, soldats de la Marne et de Verdun, s'avancent au pas cadencé. Ces drapeaux qui, le 14 juillet 1919, passèrent sous l'Arc de Triomphe, voici qu'ils surgissent dans un ouragan tricolore. Depuis le jour de gloire, on ne les voit se déployer qu'aux grandes heures nationales : obsèques de Foch, de Joffre, du président Doumer. Aujourd'hui, il s'agit d'autres funérailles : celles de l'honneur d'un peuple.

Qui s'y méprendrait n'a qu'à jeter les yeux sur ces immenses banderoles que des mutilés arborent derrière leurs bannières : *Nous entendons que la France vive dans l'honneur et dans la propriété.* Cette forêt de drapeaux, ces mots sacrés, jaillis du meilleur de notre race, ces vétérans désarmés au cœur héroïque, on sent bien que rien ne peut venir à bout d'une telle force, qui est avant tout une force morale. Après un arrêt, une prière devant la statue de Clemenceau — ce reposoir de la patrie — le défilé continue, innombrable, en marche vers la place de la Concorde, et le *Chant du départ* mêle ses accents à ceux de la *Marseillaise*.

Le lendemain... Quelques-uns sont morts, mais ils ont vaincu. Des camions passent, chargés de jeunes gens qui annoncent la bonne nouvelle : « Démission du ministère. »

Sur la place de la Concorde, une allégresse attristée s'empare de la foule qui tout à l'heure saluait d'une immense clameur indignée le passage des gardes mobiles; puis, de nouveau, sur le socle des statues de Marseille et de Lyon, de Nantes et de Strasbourg, on se montre la trace des balles, soigneusement encadrée de noir; le premier arbre du Cours-la-Reine, en quittant la Concorde, est encore tout empourpré de sang... Un des vainqueurs du 6 février est tombé là, au champ d'honneur, et sur le tronc rugueux, où l'on a collé une croix rouge en papier portant ces mots: « L'arbre du crime », un gamin aux yeux rouges — peut-être Gavroche — est venu accrocher un bouquet de violettes. — **RAYMOND ESCHOLIER.**

Cette colonne de l'Union Nationale des Combattants, M. Raymond Escholier l'a vue se former et se mettre en marche, dans la soirée du 6, du haut de la coupole du Petit Palais,

de l'église. Enfin, plus poignante encore fut peut-être la levée du corps de ce jeune étudiant. Jean Fabre, interne des hôpitaux, tué d'une balle au front, à la Concorde. Durant trois jours, des étudiants, des amis avaient veillé autour du cercueil. Ils l'accompagnèrent jusqu'à la gare d'où il devait être dirigé sur Lézignan, dans l'Aude.

La veille avait eu lieu, à l'Institut médico-légal, la levée du corps de M. Aufschneider, tué également à la Concorde. Au moment où nous mettons sous presse, aujourd'hui mardi, 13 février, on célèbre les obsèques de sept autres victimes. Paris en deuil et la France entière par la pensée s'inclinent devant ces cercueils. Et, devant tant de déplorables destins, on se prend à murmurer, comme un souhait fervent, ce vers du poète des *Contemplations*:

O patrie ! ô concorde entre les citoyens !

LES OBSÈQUES DES VICTIMES

La fusillade de la Concorde — dont le souvenir restera dans le cœur des Parisiens de 1934 aussi tragique que celui du boulevard des Capucines pour ceux de 1848 — a causé de nombreux blessés et tués. Le bilan de la nuit tragique se chiffre aujourd'hui, du côté des manifestants, à quatorze morts par le décès de MM. Jules Lecomte et Vaury.

Le conseil municipal de Paris, tout en accédant au désir manifesté par le gouvernement d'éviter des funérailles collectives, a décidé que les obsèques seraient municipales et que des délégations des élus de la Seine y assisteraient.

Samedi dernier, 10 février, des membres du conseil municipal et du parlement, le préfet de la Seine et de très nombreuses délégations de divers groupements — Jeunesses Patriotes, ligues d'Action Française, des représentants de la plupart des Sociétés d'Anciens Combattants, notamment des Croix de Feu et de l'Union nationale — accompagnèrent les cercueils de MM. Georges Roubaudi, Raymond Rossignol et Jean Fabre. Le service funèbre de Georges Roubaudi, lieutenant d'artillerie de réserve, cité deux fois pour sa belle conduite au front, fut particulièrement émouvant. Après la cérémonie à Saint-Philippe-du-Roule et un discours prononcé par M. Deschaud, président de la chambre syndicale des tissus, le cortège, formé par des délégations précédées de leur drapeau, se rendit à la place de l'Etoile où une halte eut lieu, symboliquement, devant le tombeau du Soldat inconnu. Les obsèques de Raymond Rossignol, également lieutenant de réserve et décoré de la Croix de guerre, se sont déroulées à Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle où une allocution fut prononcée par M. Paul Reynaud, sur les marches

CGTU

SFIO

UNE JOURNÉE DE « GRÈVE GÉNÉRALE »

Tout en réclamant avec force « la fin de tous les scandales et l'arrestation de tous les forbans et de leurs complices, si hauts qu'ils soient placés », les milieux syndicalistes ont voulu voir dans les événements récents une conjuration dangereuse des « forces fascistes, des partisans des régimes déchus et des hitlériens de France » pour « substituer la dictature à la démocratie ». Aussi la Confédération générale du travail avait-elle décidé, en manière de protestation, qu'une grève générale de vingt-quatre heures aurait lieu le lundi 12 février. Les syndicats unitaires du parti communiste (C. G. T. U.) et le parti socialiste S. F. I. O. avaient adhéré au mouvement. L'arrêt du travail, sans être aussi complet que le souhaitaient les promoteurs, a néanmoins affecté assez gravement quelques services publics, surtout celui des P. T. T. La journée s'est toutefois déroulée dans le calme, du moins à Paris, où une imposante manifestation, réunissant à la fois des socialistes et des communistes sur le cours de Vincennes, n'a provoqué aucun incident. En banlieue, des échauffourées violentes se sont produites à Charville et à Boulogne. Leur bilan s'est traduit par quelques blessés et deux morts, mais, dans l'ensemble, l'ordre n'a nulle part été sérieusement troublé. En province, également, des manifestations ont eu lieu, notamment à Lyon, Marseille, Nantes, Dunkerque, Roubaix et Mulhouse.

POUR QUELLE PAIX ?

Muhammad Abû Ibrahim*

On nous avait promis le règlement du "problème palestinien" comme celui du "problème libanais" au lendemain de la guerre du Golfe. On ne pouvait plus prétendre ne pouvoir rien faire après le massacre en direct, la démonstration de force des alliés (du diable) après l'aveu de non-assistance à personnes opprimées. Dorénavant, nous disait-on, rien ne sera plus comme avant. Les plus optimistes des analystes ont été jusqu'à dessiner des cartes du monde revues et corrigées. Force est cependant de constater que la montagne a accouché d'une souris. Pouvait-il en être autrement ? A cette question l'on peut se contenter d'une réponse normande : peut être bien que oui; peut-être bien que non. Une telle réponse, si elle paraît à la mesure de la complexité des problèmes, n'est pas satisfaisante pour plusieurs raisons qu'il serait trop long de développer dans le cadre de notre sujet. Sans tomber dans le travers du charlatanisme, dans celui de ces prétentieux éditorialistes qui croient tout savoir et tout deviner, on peut tenter de donner une réponse à cette question. Les conditions dans lesquelles la conférence de Madrid a été organisée pouvaient laisser deviner les résultats d'une telle rencontre imposée. Malgré une mise en scène donnant l'impression que des efforts considérables ont été déployés par la diplomatie américaine pour obtenir des concessions de part et d'autre, force est de constater qu'on ne saurait imposer une paix juste et durable sans y mettre le prix. Soucieux de conserver son avance sur son rival dont elle a sous-estimé la gravité de sa décomposition, l'administration américaine a voulu creuser l'écart en remportant un franc succès diplomatique. Toutes les conditions paraissaient en effet réunies pour un tel succès. Forte du succès récolté par son armée d'intoxicants,

relayée comme il se devait par ceux qui ont fait de l'Amérique un modèle, l'administration Bush a imposé aux dirigeants des pays du front de se réunir au mois d'octobre, sous peine de représailles politico-financières. L'aide directe et indirecte, donc la survie de régimes corrompus, dépendait de l'ardeur des uns et des autres à la construction du plan dit de paix. Si tous les régimes ne dépendaient pas directement de l'aide financière américaine aucun d'entre eux ne se sentait à l'abri d'une agression à la Saddam. Dès lors, le temps pressait; l'important n'était pas le résultat, qu'ils devinaient peut-être, mais le geste symbolique et historique de voir, après des années de guerre, réunis les pays arabes de la région et les sionistes, autour d'une table de négociation. Les uns comme les autres ne pouvaient faire de "concessions" spectaculaires sans risquer de perdre le pouvoir qu'ils chérissent tous et plus que tout. Des "concessions" n'étaient pas nécessaires puisqu'il fallait seulement reconnaître le fait accompli à savoir l'annexion de la Palestine et son occupation par les sionistes. Si tel était le but de la rencontre, il a été pleinement atteint puisque la session plénière devrait être suivie de rencontres bilatérales et multilatérales, si on en croit les sources officielles. Si le but était par contre de redresser un tort ou de trouver une solution au problème de l'occupation de la Palestine, il semble bien que des zones d'ombres persistent.

En effet, comment parler de paix sans reconnaissance des torts et en imposant les représentants des palestiniens et en définissant le contour de leur discours? En posant comme condition l'exclusion de certains palestiniens considérés comme terroristes, Shamir et ses amis ont affirmé leur ferme résolution de ne pas céder. On peut tout leur reprocher sauf de ne pas savoir ce

qu'ils veulent et ne pas y mettre le prix. Pour eux la fin justifie les moyens. A-t-on déjà oublié que les mêmes affirmaient il y a peu que la Palestine était un désert, "une terre sans peuple, pour un peuple sans terre" ? Les massacres des années 1948 dans les villages palestiniens en utilisant des moyens aujourd'hui qualifiés par eux de terroristes sont-ils des inventions d'antisémites ? Du reste n'est considéré antisémites de nos jours que ceux qui se veulent anti-sionistes, cette philosophie raciste et xénophobe. Soit dit en passant, on veut réécrire l'histoire à tel point que l'ONU a été saisie pour étudier l'annulation de l'article qui assimile le sionisme au racisme. Cet ONU, considérée aujourd'hui comme la Référence, l'Infaillible, la Légitime, d'où tire-t-elle ses pouvoirs ? En pratique ses décisions ne sont appliquées que quand elles sont dictées et profitables aux membres du conseil de sécurité et aux Etats-Unis en particulier. Ne suffit-il pas comme preuve d'illégitimité qu'une poignée de nations et d'hommes veuille décider de l'avenir de l'humanité ? C'est cet ONU qui décida, sous la pression anglaise et américaine, de partager la Palestine en deux parties pour des raisons inavouées mais démontrables, documents à l'appui. C'est peut-être là qu'il faut rechercher l'origine de l'injustice : que des gens promettent et donnent à d'autres gens, le territoire d'un troisième groupe. Au nom de quels principes ? C'est cette même logique d'injustice et de courroie de transmission qui peut faire comprendre les feu-verts obtenus de l'ONU pour détruire l'Irak hier et le maintenir dans l'humiliation et le dénuement aujourd'hui, au mépris de tous les principes. La bombe, comme tout arme de destruction massive, n'est pas d'un intérêt pour l'humanité même pour des pays matériellement favorisés à plus forte raison l'Irak. Cependant on comprend difficilement pourquoi ceux qui interdisent aux autres de posséder la bombe, l'ont et pourquoi, encore une fois, il y a deux poids, deux mesures. Cette logique peut conduire très loin, à moins que Dieu n'en décide autrement. On peut deviner les agissements des possesseurs de la force militaire mais dépourvus de force morale. Ces gendarmes menacent la Libye aujourd'hui, dont le peuple n'a pas à souffrir encore davantage des folies de son dictateur.

Pour revenir au problème de la paix, les dirigeants des pays dits du front ayant prouvé leur

incapacité à combattre le mal qu'est l'injustice (puisque'ils en sont les auteurs là où il gouvernent), il ne faudrait toutefois pas se laisser entraîner vers les extrêmes. Tous ceux-là, qu'il s'agisse de la démission devant l'ampleur du problème, de fausses solutions consistant à proposer la reconnaissance d'un Etat Palestien dans les territoires dernièrement occupés afin de la gouverner, ou de tomber dans l'injustice en voulant redresser un tort (attentat aveugle et réactions irresponsables de ce genre touchant combattants et non combattants) doivent être condamnés. La justice exige de permettre à ceux qui ont été chassés de la terre qui les a vu naître, qui ont été dépossédés des terres sur lesquelles ils travaillaient et vivaient, de retourner en Palestine. Ce combat est un combat pour la justice et la durée d'une injustice ne saurait la justifier. Sur cette terre vivront tous ceux qui le désireraient, quelque soit leur origine, et leur religion car la terre, comme tout, appartient à Dieu. Pour parler de paix, il convient de réunir les conditions sine qua non à son établissement. Ce n'est ni la force matérielle, ni les idéologies nationaliste, raciste, patriotique ou celle basée sur des principes que l'homme s'imposerait, donc qu'il appliquerait quand cela l'arrangerait, qui pourraient apporter la paix dans la région et dans le monde. C'est la force morale ayant pour appui la foi en Dieu, l'Unique, en Sa Justice et au Jour du Jugement Dernier qui seule pourrait résister aux tentations nombreuses et variées et réussir le pari de témoigner pour la vérité et la justice en tout lieu et en tout temps. Ce qui amène à espérer d'un avenir meilleur c'est cette parole prophétique "la désobéissance à Dieu peut durer, mais pas l'injustice"

* Docteur Es Sciences.

Les LETTRES de PRAHECQ
 R.P. Georges Lusseau
 79230 PRAHECQ (France)

**TRADITION CANONIQUE DE L'EGLISE DES GAULES
 DU PREMIER MILLENAIRE.**

L'Europe de Charlemagne

"La civilisation mérovingienne est faite d'un mélange, parfois contradictoire, de traditions diverses qui voisinent ou s'entre-mêlent. L'héritage antique ne se dégrada que progressivement, tandis que les influences germaniques et chrétiennes constituaient autant de facteurs de renouvellement.

Malgré une décadence incontestable dans de nombreux domaines, la civilisation n'a pas connu une éclipse totale; mais la GAULE mérovingienne est devenue un monde profondément différent de l'ancienne GAULE romaine.

Cette nouvelle civilisation était d'ailleurs au VIII^e siècle en étroite liaison avec celle des îles britanniques et de l'ITALIE.

Le monarchisme irlandais, anglo-saxon et italien, la cour des rois lombards furent à la fin du VII^e siècle des foyers de vie intellectuelle. L'ITALIE du nord connut au VIII^e siècle un renouveau artistique, dont témoignent les fresques de CASTELSEPRIO, les fresques et les stucs de CIVIDALE, les plaques de chancel sculptées d'entrelacs, et qui révèlent de fortes influences orientales.

A la même époque, la sculpture irlandaise s'épanouissait, l'IRLANDE et l'ANGLETERRE comptaient parmi les principaux foyers d'enluminure. D'un bout à l'autre de la chrétienté occidentale, le goût de la calligraphie, qui s'était développé dans les "scriptoria" ecclésiastiques, multipliait les efforts et les expériences pour régulariser l'écriture.

Certes, par bien des aspects, cette nouvelle civilisation ne touchait que des milieux limités, essentiellement ecclésiastiques et auliques. Elle n'en a pas moins une grande importance, car elle préfigure ce qu'on a appelé la **Renaissance carolingienne.**"

Concile d'ATTIGNY de 765.

Au diocèse de REIMS, 27 évêques s'assemblent à ATTIGNY sur Aisne.

Canon unique:

"Quand un évêque meurt, chacun des autres évêques fera cent fois dire le psautier et célébrer cent messes par ses prêtres, chaque prêtre disant lui-même trente messes."

de 768 à 780

768 - Mort de **PEPIN LE BREF.**

Bâtard tardivement légitimé, son fils aîné **CHARLES (futur Charlemagne)** a 26 ans; il reçoit le royaume de NOYON. Né postérieurement au mariage avec **Bertrade**, **CARLOMAN** reçoit le royaume de SOISSONS. NOYON et LAON, royaume de **CHARLES**, forment la NEUSTRIE.

Meurt **PAUL I^o** de ROME. Le duc **Toto de Népi** met de force son propre frère **Constantin**, un laïque, sur le siège romain. Intervenant pour liquider l'intrus, **DIDIER roi de LOMBARDIE**, présente son propre candidat. **Philippe le diacre**. On réussit finalement à tenir une élection régulière : est élu **ETIENNE III**.

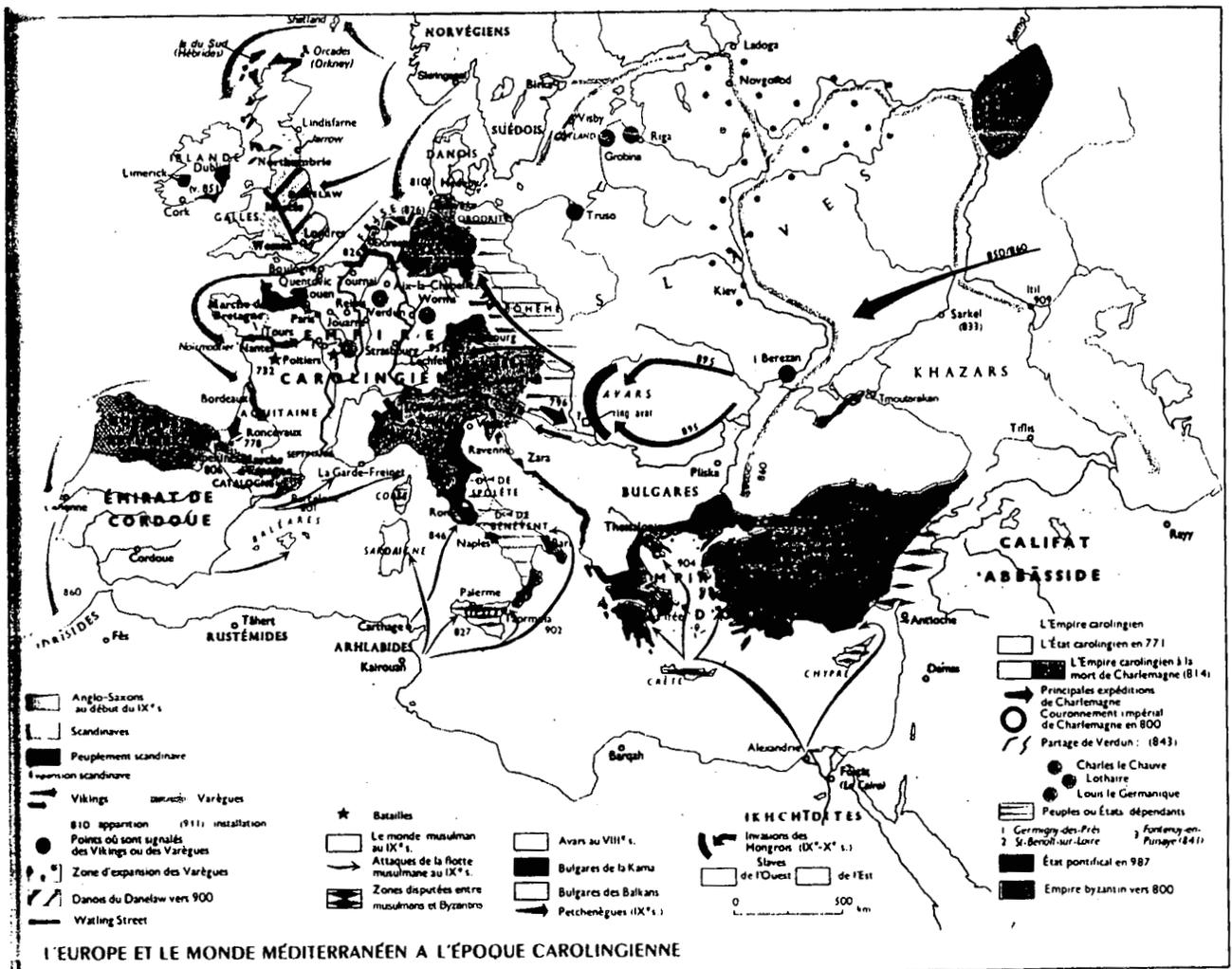
769

Concile de LATRAN en ITALIE

En suite de incidents de 768, il est interdit à tout laïque de poser sa candidature au siège romain.

771-**CARLOMAN** meurt, sa veuve et ses orphelins se réfugient chez le roi lombard **Didier**. **CHARLES est seul roi des Francs**.

772-Premières campagnes de **CHARLES** en SAXE région germanique restée païenne.



Nouvel évêque de ROME jusqu'en 795, **HADRIEN I°** repousse les prétentions de la veuve de **Carloman** sur le trône de SOISSONS. Abandonnant alors la politique philolombarde de **Berthe** pour revenir à celle **PEPIN, CHARLES** répudie **Désirée**, sor. épouse lombarde. **HADRIEN I°** fait appel à lui contre **DIDIER**.

773- Protestant contre l'alliance de l'évêque romain avec le roi franc, **DIDIER** déclare la "Donation de **Constantin**" être un faux. En juillet, l'armée franque assiège PAVIE.

A ce moment, apparaît la numération arabe.

774- S'effondre la résistance lombarde: avec sa jeune épouse **Hildegarde, CHARLES** entre en juin à PAVIE. Il exile **DIDIER** et, le 16 juillet, prend lui-même la couronne de fer des rois lombards, avec le titre "par la grâce de Dieu, roi des Francs et des Lombards, et patrice des Romains". Dès lors, on l'appelle **CHARLEMAGNE**.

Mais refusant son autorité, les duchés de SPOLETE ET DE BENEVENT restent indépendants.

775- **HADRIEN I°** date un acte à la fois par les années de l'empereur d'ORIENT et celles du "patriciat" de **CHARLEMAGNE**.

BYZANCE< Meurt **CONSTANTIN V Copronyme**. L'empire est en pleine guerre civile et religieuse.

777- Appelé par les Arabes de BARCELONE contre l'émir de CORDOUE, **CHARLEMAGNE** franchit les PYRENEES et se lance à travers l'ARAGON, la NAVARRE et la CATALOGNE.

Chez les SLAVES - Le khan bulgare **TELERIC** reçoit le baptême.

778- **CHARLEMAGNE** apprend la révolte des païens saxons animée par **WIDUKIND**. C'est l'année de la tragédie de RONCEVAUX: des chrétiens basques agressent l'arrière-garde de l'armée commandée par **Roland**.

780- **CHARLEMAGNE** fait de son fils **Pépin** le roi d'ITALIE, et de son fils **Louis** le roi d'AQUITAINE.

En BRETAGNE: Publication du ménologe écrit par **Angus le Culdée**, simple frère meunier au monastère de TALLACH.

Concile de CHELCHYT de 785

781- En voyage à ROME, **CHARLEMAGNE** est ému par la simplicité de la liturgie latine: il charge le savant moine **Alcuin** de l'imposer dans ses royaumes.

Ancien élève des bénédictins, jusqu'alors dirigeant l'école d'YORK, **Alcuin** (735-804) est séduit par la liturgie gallicane, dont il conservera maints textes.

782- Journée de VERDUN : **CHARLEMAGNE** ordonne le massacre de 4.500 Saxons.

En ORIENT, convertis par les nestoriens, les Turcs installés au TURKESTAN demandent un métropolitain au patriarche de BAGDAD.

784- Nouvelle révolte des Saxons.

785- Vaincu, **WIDUKIND** le **Saxon** reçoit le baptême à ATTIGNY.
En ESPAGNE, on construit la grande mosquée de CORDOUE.

Concile de CHELCHYT en Bretagne (785)

ELFWADE, roi de NORTHUMBRIE, les légats d'**HADRIEN 1^o**, 6 évêques
1 député d'évêque absent, des abbés et des comtes.

Canon 1 : "Nous reconnaissons la foi de NICEE et la doctrine établie
dans les six conciles généraux>"

Canon 4 : "Clercs ou chanoines observeront les usages de l'Eglise romaine
dans leur manière de vivre et de s'habiller; et les moines,
ceux des moines orientaux. Afin qu'il y ait une distinction
entre eux et les chanoines."

Canon 19 : "On extirpera tous les restes des rites du paganisme."

Canon 20 : "S'il arrive que quelqu'un meure sans pénitence ou sans confes-
sion de ses péchés, on ne priera point pour lui."

Sous influence romaine - et par là augustinienne - les Eglises
de BRETAGNE insulaire s'éloignent d'un sentiment celtique fait de violence
et de tendresse : L'affectivité chrétienne se dessèche.

786- Descendant encore en ITALIE pour réduire le duc de **BENEVENT**,
CHARLEMAGNE fête Noël à FLORENCE et visite l'ITALIE.

Concile de NICEE (787)

Le courant byzantino-slave, chalcédonien
tient pour le septième Concile Oécuménique

"Il proclame le culte des Icônes."

788- **TASSILLON**, duc de BAVIERE, est déposé et enfermé dans un monastère.

789- L'Admonestation générale de **CHARLEMAGNE** expose les données sur
lesquelles doit reposer une société chrétienne.

794- Dans le contexte d'un nouveau soulèvement des païens saxons, AIX-LA-
CHAPELLE devient la capitale du royaume: l'Ecole Palatine en fait
le centre de la Renaissance intellectuelle.

Concile de FRANCFORT (794)

Premier concile du naufrage de l'Orthodoxie en Occident.

Entourent **CHARLEMAGNE**, 300 évêques de GAULE, ITALIE, GERMANIE et
ANGLETERRE. Y participe **Alcuin**. Condamnation de l'hérésie adoptianiste
d'**Elipand de Tolède & de Félix d'Urgel**.

Canon 2 : "Refus du concile de Nicée de 787.

Canon 33 : "On enseignera la foi de l'Eglise catholique touchant la Sainte Trinité ,de même que l'oraison dominicale et le Symbole."

Mais les Pères ne laissent pas passer cette hérésie: ROME y résistera avec fermeté. "Filioque" n'entrera dans le symbole des GAULES qu'au concile d'ARLES de 813.

795- A **HADRIEN 1°** de ROME succède **LEON III**

796- La BAVIERE annexée,**CHARLEMAGNE** écrase les **Avars** dans la plaine danubienne. Jusqu'en 803, construction de la chapelle palatine d'AIX. Soulèvement des paysans saxons.

797- BYZANCE. **CONSTANTIN VI** détrôné par sa mère **IRENE** .Devant payer tribut à **HAROUN-al-RACHID**, elle se désole de ne pouvoir éviter le rétablissement de l'empire d'OCCIDENT.

798- BYZANCE- Saint **Théodore Studite** devient l'higoumène du monastère du STAUDION.

A la suite du soulèvement saxon: **CHARLEMAGNE** établit un régime moins dur pour la SAXE.

799- Dénouement du soulèvement saxon: un grand nombre sera déporté en GAULE; des Francs s'installent en SAXE. **CHARLEMAGNE** annexe les BALEARES.

Maintenant abbé de SAINT-MARTIN de TOURS, **ALCUIN** propose qu'on reconstruise l'EMPIRE ROMAIN d'OCCIDENT en faveur d'un Germain. Hésitation des évêques et abbés: le nouvel empereur sera-t-il un Franc ou un Lombard ?

Or, pendant la procession du 25 avril 799, **LEON III** de ROME est roué de coups et dépouillé de ses ornements pontificaux. En l'accusant de vices et crimes divers, on l'emprisonne dans un couvent. Il s'en évade, gagne SPOLETE puis arrivé à PADERBORA ,supplie **CHARLEMAGNE** de le rétablir. Pendant l'automne, il revient à ROME. **CHARLEMAGNE** annonce qu'il s'y rendra lui-même pour enquêter sur les délits supposés de l'évêque romain et prononcer le jugement définitif.

Concile d'AIX-la-CHAPELLE (799)

Dispute entre l'hérétique **Félix d'Urgel** et **ALCUIN**. Les doctrines de **Félix** sont proches de celles de **Nestorius** et **Arius**: Jésus Christ ne serait qu'un homme. Déposé de l'épiscopat, il reconnaît humblement ses erreurs et signe "Félix, autrefois évêque quoiqu'indigne".

A cette époque ,**ALCUIN** incarne la conscience orthodoxe: résistant habilement à **CHARLEMAGNE** qui entreprend l'unification liturgique sur le seul modèle des usages romains, il sauvera de précieux textes de la première tradition gallicane (rite des GAULES selon saint **Germain de Paris**)>

800- Jour de Noël il est couronné Empereur.

813- **CHARLEMAGNE** fait couronner son fils **Louis le Pieux**

814- Mort de **CHARLEMAGNE**.

Il eut le rare privilège de commencer une seconde vie dès qu'il eut cessé d'être. Non seulement ses peuples le pleurèrent, mais il entra de plain-pied dans la légende. Sa disparition entraîna tant de malheurs que son règne apparut comme un âge d'or, en dépit de ses inachèvements.

FRANCE - ALLEMAGNE

Deux conceptions de la société

Dans toutes les sociétés, la communauté organique, que **DUMONT**, (nomme le "holisme", du grec holos, le **Tout**,) subordonnant l'individu au groupe est le système d'organisation originel. Les sociétés modernes sont un compromis entre cette forme d'organisation et d'individualisme, devenu, depuis les Lumières, le système dominant. Nos cultures sont incohérentes et ce déséquilibre explique en partie les dérapages totalitaires, contre lesquels nous sommes loin d'être immunisés.

Parmi ces diverses possibilités, deux formules antagoniques dominent l'histoire de l'EUROPE : le modèle allemand d'un côté, le modèle français de l'autre.

L'Allemand tonne: "je suis Allemand (c'est à dire un membre d'une communauté holiste) et je suis un homme (c'est à dire un individu universaliste) grâce à ma qualité d'Allemand". C'est la théorie ethnique de la nation". D'où l'appartenance communautaire collective ; d'où l'opposition entre la Kultur (le communautaire, le propre) et la civilisation (le transmissible, l'universel). D'où l'importance de la notion d'éducation, au sens d'apprentissage - d'où le pangermanisme.

Le Français oppose par la bouche de **MONTESQUIEU**, une conception élective : " Je suis homme par nature et français par accident". L'essentiel est l'appartenance politique: c'est une banalité de dire que la FRANCE est le pays des droits de l'homme. Mais il faut bien voir que cette idéologie a déterminé à la fois le système éducatif (dominé par les immortels principes et négligeant l'apprentissage), la conception de la nation (peu sensible aux critères de la langue et des frontières), la confusion entre culture et civilisation.

En dépit de ses structures idéologiques, l'Allemand a aujourd'hui sur le Français l'avantage de ne pas percevoir de contradictions entre la mise en place d'une civilisation matérielle universelle et l'approfondissement de sa culture nationale.

A lire : "L'idéologie allemande. France - Allemagne et retour ("Homo-aequalis", II) de Louis DUMONT (Gallimard, 320 p.)

L'okhrana ne dort pas

La firme qui fonctionne sous l'égide du Ministère de l'Intérieur de RUSSIE et qui a pour mission de veiller à la sécurité des personnes et de leurs biens moyennant paiement porte le nom évocateur d' **OKHRANA** ; c'est celui que portait la police politique du tsar.

Cette firme compte à ce jour 560 000 employés qui ont la charge de veiller sur 850 000 entreprises et 300 000 appartements. L' **OKHRANA** veille également sur les entreprises étrangères et les biens étrangers qui en manifestent le désir (sur le territoire de la Russie...) En 1990, 15 000 arrestations d'individus qui tentaient de commettre des vols.